

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

<p>ABONNEMENT</p> <p>UN AN \$2.00</p> <p>SIX MOIS 1.00</p> <p>Strictement payable d'avance</p>	<p>REDACTION</p> <p>80, Rue St-Gabriel, Montreal.</p> <p>TEL. BELL MAIN 999</p>	<p>A L'ETRANGER :</p> <p>Un an - - - - - Quinze francs</p> <p>Six mois - - - - - Sept francs</p> <p>Strictement payable d'avance</p>
<p>CHAMBRE 44</p> <p>20 rue St-Jacques, - Montreal</p>	<p>ADMINISTRATEURS</p> <p>VALIQUETTE &amp; DUBE</p>	<p>Tel. Bell Main 3795</p>



Femmes et Fleurs

## Sommaire

\* \* \*

Lettre (Poésie)..... François Coppée  
 Intimité (Poésie)..... Albert Lozeau  
 L'Amour Passa..... Françoise  
 Propos d'Etiquette..... Lady Etiquette  
 Notes sur la Mode..... Cigarette  
 Namaschaug..... E. B. G.  
 A l'honneur d'un Poète.....  
 Le Maître de la Mort.....  
 Le Boudoir..... Fulano  
 Sur la tombe d'Yvonne..... Hermine Lanctôt  
 L'inauguration de " La Patrie "..... Françoise  
 Conseils utiles.....  
 Recettes faciles.....  
 La route s'achève (feuilleton).... Jean Saint-Yves

DEPOSEZ VOS ECONOMIES

## LA BANQUE D'EPARGNE de la Cité et du District de Montréal



Semant des centins

La seule Banque incorporée en vertu de l'acte des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la Cité de Montréal.

Sa charte (différente de toutes les autres banques) est rédigée de manière à donner toute la protection possible à ses déposant.

### DIRECTEURS

Hon. J. Ald. Ouimet.	Président
Michael Burke.	Vice-Président
Hon. Robert Mackay,	Hon. R. Dandurand,
H. Markland Molson,	G. N. Noncel,
R. Bolton,	N. Nowlan de L'isle,
Robert Archer,	Hon. C. J. Doherty.

Capital souscrit.	\$2,000,000
Capital payé.	600,000
Fonds de réserve.	900,000
Actif total, au-delà de.	22,000,000
Nombre de Déposants, plus de 96,000	

BUREAU PRINCIPAL: 176 rue St-Jacques, Montréal.

### SUCCURSALES

450, rue Ste-Catherine Est, Montréal; 750, rue Notre-Dame Ouest, Montréal; Coin des rues Centre, Grand-Tronc et Condé, Montréal; 1398, rue Notre-Dame Est, Montréal; 946, rue St-Denis, coin de la rue Rachel, Montréal; 381, rue Ste-Catherine Ouest, coin Ave. McGill Col., Montréal; Coin des rues Ontario et Maisonneuve, Montréal; 952, Boulevard St-Laurent, coin Ave. des

Pins, rue St-Jacques, St-Henri.

Intérêt alloué sur les dépôts aux plus hauts taux courants crédité tous les trois mois. Les dépôts peuvent être faits par deux personnes payables à l'une ou à l'autre.

Demandez une de nos petites Banques à domicile, ceci vous facilitera l'Epargne.

Il vous fera plaisir de voir votre Compte de Banque grossir petit à petit.

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois que votre compte soit gros ou petit.



Récoltant des Dollars



A. I. P. LESPERANCE, GERANT

## GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

### PARIS KID GLOVE STORE

431. RUE STE-CATHERINE OUEST  
PHONE UP 1068

## LUNETTES ET LORGNONS

Ajustés à votre vue. L'examen et l'essai sont garantis. Salon privé à votre disposition.



SATISFACTION GARANTIE

H. SENECAI

Bijoutier et Opticien.

599 Ste-Catherine, 2me porte rue Montcalm

## Théâtre National

M. P. CAZENEÛVE, directeur

Coin des rues  
Ste-Catherine et Beaudry

Tél. Bell Est 173  
Marchands 520

SEMAINE DU 4 MAI

## Le Masque d'Amour

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

MAISON FONDÉE EN 1860

# Prof. LAVOIE

## PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour dames et messieurs, une spécialité. Cheveux teints de toutes les couleurs. Perruques, Pompadours et tout article en fait de cheveux dans les dernières nouveautés.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels, ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres. Grandes nouveautés et importations de Paris, Londres et New-York, en fait de Colliers en acier et en perles, dernières et hautes nouveautés. Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure,

Une visite est sollicitée.



AVANT

8, Notre-Dame Oust, autrefois No. 1856 Notre-Dame  
Coin de la Cote St-Lambert,



APRES

MONTREAL

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

<b>ABONNEMENT</b> UN AN \$2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance		<b>REDACTION</b> 6 Rue St-Gabriel, Montreal. TEL. BELL MAIN 999	<b>A L'ETRANGER :</b> Un an - - - Quinze francs Six mois - - - Sept francs Strictement payable d'avance
<b>CHAMBRE 44</b> 20 rue St-Jacques, - Montreal		<b>ADMINISTRATEURS</b> <b>VALIQUETTE &amp; DUBE</b>	<b>Tel. Bell Main 3795</b>

## Lettre

Non, ce n'est pas en vous "un idéal" que j'aime,  
 C'est vous tout simplement mon enfant, c'est vous-même.  
 Telle Dieu vous a faite, et telle je vous veux.  
 Et rien ne m'éblouit, ni l'or de vos cheveux,  
 Ni le feu sombre et doux de vos larges prunelles,  
 Bien que ma passion ait pris sa source en elles.  
 Comme moi, vous devez avoir plus d'un défaut;  
 Pourtant, c'est vous que j'aime et c'est vous qu'il me faut.  
 Je ne poursuis pas là de chimère impossible;  
 Non, non! mais seulement, si vous êtes sensible  
 Au sentiment profond, pur, fidèle et sacré,  
 Que j'ai conçu pour vous et que je garderai,  
 Et si nous triomphons de ce qui nous sépare,  
 Le rêve, chère enfant, où mon esprit s'égaré,  
 C'est d'avoir à toujours chérir et protéger  
 Vous comme vous voilà, vous sans y rien changer.  
 Je vous sais le coeur bon, vous n'êtes point coquette;  
 Mais je ne voudrais pas que vous fussiez parfaite,  
 Et le chagrin qu'un jour vous me pourrez donner,  
 J'y tiens pour la douceur de vous le pardonner.  
 Je veux joindre, si j'ai le bonheur que j'espère,  
 A lardeur de l'amant l'indulgence du père,  
 Et devenir plus doux quand vous me ferez mal.  
 Voyez, je ne mets pas en vous "un idéal,"  
 Et de l'humanité je connais la faiblesse;  
 Mais je vous crois assez de coeur et de noblesse  
 Pour espérer que, grâce à mon effort constant,  
 Vous m'aimeriez un peu, moi qui vous aime tant!

FRANÇOIS COPPEE.

## Intimité

En attendant le jour où vous viendrez à moi,  
 Les regards pleins d'amour, de pudeur et de foi,  
 Je rêve à tous les mots futurs de votre bouche,  
 Qui sembleront un air de musique qui touche  
 Et dont je goûterai le charme à vos genoux...  
 Et ce rêve m'est cher comme un baiser de vous!  
 Votre beauté saura m'être indulgente et bonne,  
 Et vos lèvres auront le goût des fruits d'automne  
 Par les longs soirs d'hiver, sous la lampe qui luit,  
 Douce, vous resterez près de moi, sans ennui,  
 L'andis que feuilletant les pages d'un vieux livre,  
 Dans les poètes morts je m'écouterai vivre;  
 Ou que, songeant depuis des heures, revenu  
 D'un voyage lointain en pays inconnu,  
 Heureux, j'apercevrai, sereine et chaste ivresse,  
 A mon côté veillant, la fidèle tendresse!  
 Et notre amour sera comme un beau jour de mai,  
 Calme, plein de soleil, joyeux et parfumé!  
 Et nous vivrons ainsi, dans une paix profonde,  
 Isolés du vain bruit dont s'étourdit le monde,  
 Seuls comme des amants qui n'ont besoin entre eux  
 Que de se regarder, pour s'aimer, dans les yeux!

ALBERT LOZEAU.

(Extrait de l'Ame Solitaire)

## L'Amour passa...

—Adjugé ! cria le commissaire-prieur.

Et l'on me remit quelques vieux livres attachés ensemble par un bout de ficelle.

C'était tout ce que ma bourse modeste m'avait permis d'acheter des restes d'une riche bibliothèque, livrée aux enchères publiques.

J'emportai le paquet chez moi, et, le déposai au fond d'une armoire. Puis je partis et l'oubliai. Des mois se passèrent.

L'autre jour, en cherchant un catalogue, les vieux livres, encore ficelés, me tombèrent sous la main. Je les détachai sans beaucoup de curiosité.

Le premier volume, dont la couverture déchirée avait été remplacée par une épaisse feuille de papier gris, se trouva être "Caroline de Litchfield" par Isabelle de Montolieu,—un vieux roman qui faisait jadis les délices de nos mères. Entre "Le Siège de La Rochelle" aux pages défraîchies, et "Maleck-Adel",—un épisode du temps des Croisades,—un cahier était placé.

C'était un de ces cahiers dont les jeunes pensionnaires se servent, ou pour prendre des notes, ou pour écrire leur journal. Les premières pages avaient été arrachées ; celles de la fin, au ton jauni, n'étaient pas écrites. Les autres feuillets, couverts d'une écriture ronde, un peu grosse, dont l'encre avait pâli, attirèrent, puis fixèrent mon attention, car voici ce que je lus :

.....et je suis de plus en plus faible !

14 mai.

L'inutile docteur est venu me faire tirer la langue et prendre ma température : "Ah ! docteur, j'ai de la fièvre toujours !" Il m'ausculte, il prend l'air important ! Le ridicule homme ! je ne l'aime pas ! "C'est le printemps pluvieux et froid" dit-il. Oui, et si ce n'était pas ça, ce serait autre chose, car je sens que j'ai la gorge d'une extrême délicatesse et que tout

ma fait mal, le vent, la pluie, la poussière,—oh ! l'horrible poussière ! Et dire que nous sommes poussière ! C'est un peu difficile à croire, que mes yeux sont faits de poussière ; j'ai beau les regarder minutieusement, ils semblent faits de plus jolies choses !

16 mai.

Je me lève et je descends pour mes repas, mais je me sens malade ! Rien ne me fait rien !

Je ne puis lire, ni faire de la musique, ni même penser sans fatigue. Je pleure pour une paille en croix, et je dors, quand je le puis.

On va m'envoyer au bord de la mer quand je serai un peu plus forte. Ce projet de voyage me laisse insouciant, moi qui ai tant désiré voir la mer quand je ne le pouvais pas ! Horrible petite fille, va !

Marie vient souvent me voir, elle me parle un peu de son frère. Je l'écoute sans faire ni remarques ni questions. Hier, elle me dit :

—Je crois bien que l'étoile de Jean décline et que tu t'en occupes pas !

—Tu crois ? — fis-je languissant. — Elle se mit à rire. — Oui, fit-elle taquine, tu te seras aperçu que c'est un homme et non un dieu, comme tu as vu que j'étais pétrie d'argile !

—Que veux-tu dire ?

—Que tu me juges et m'analyses trop pour m'aimer autant qu'avant ! Je ne répondis pas. Elle insista.

—Réponds, sage de seize ans ! Quand tu seras vieille comme moi, tu auras appris qu'il faut prendre les gens comme ils sont !

—Mais quand ils se font voir à nous pires qu'ils sont, comme toi, affreuse petite Marie !

—Alors il faut les deviner et les percer à jour.

—Ce serait plus simple pour eux d'agir simplement.

25 mai.

Tous les jours, Marie arrive en courant, après la classe, et me distrait une demi-heure, puis elle repart, me laissant un peu de son ani-

mation et de son énergie. Comme elle est vivante et que je voudrais, mais non, je ne veux pas être elle... elle est intelligente, bien plus que moi, elle a une force de caractère étonnante, mais elle n'a ni tendresse, ni ardeur. Elle raille et rit de ce qui me fait pleurer, elle prétend ne pouvoir jamais aimer... elle parle des siens avec une indifférence qui n'est pas jouée, et j'aime mieux être moi, passionnée, aimante, impressionnable et faible !

4 juin.

Quel orage ! tout est secoué et semble devoir être arraché. C'est superbe, et je me sens toute petite, et cependant, bien confiante en Dieu si grand mais si miséricordieux, ou plutôt miséricordieux parce qu'il est grand !

Quel bon moment ! où je me sens et me vois croire, où je suis comme sortie de moi et en présence de Dieu. Que je voudrais vivre ma petite vie, en votre présence toujours, Seigneur !

Je vais quelquefois au couvent, je m'ennuyais tant à la maison, mais je travaille peu, et mon année ne me vaudra pas beaucoup, j'ai peur. Cette grande faiblesse persiste, et même mes parents ne se doutent pas de l'énergie qu'il me faut employer pour ne pas m'étendre, fermer les yeux et ne plus bouger.

Je partirai pour la mer, à la fin du mois, avec mademoiselle Julie. Comme j'ai hâte de la voir, cette mer, dont j'ai rêvé ! ...

Marie me dit que son frère ne reviendra de ce côté qu'en août ; il doit aller à la Malbaie, pour le mois de juillet. Je vois ses lettres à Marie, qui a pitié de mon orgueil, ou qui est fatiguée de taquiner. De jolies longues lettres ; on le sent très ardent à ses études, satisfait et heureux. Que le bon Dieu le bénisse et le protège et qu'il le garde aussi bon qu'il est intelligent. Et pour moi ? Je ne sais trop—c'est comme s'il s'éloignait dans le vague, comme si tout notre joli passé était très loin. J'y pense très doucement mais bien tranquillement, et si Marie ne me passait pas ses lettres, je n'en souffrirais pas !

Est-ce contradiction ?... suis-je si insouciant parce que je suis faible ? je ne sais trop. J'y pense peu et cela sans m'y forcer comme déjà !

15 juin.

Je renonce à me trainer au couvent — à quoi bon en savoir un peu plus, si je dois mourir... Car cette idée me vient souvent quand je me vois changer si rapidement. J'ai dit au docteur, hier : Dites donc, vous, allez-vous me guérir, ou bien m'expédiez-vous dans les étoiles bientôt ?

—Veux-tu te taire ! tu n'es pas malade — c'est de la faiblesse !

—Ben, si je ne suis pas malade, je serais curieuse de voir comment on est malade ! Savez-vous que je ne puis plus me coiffer seule ?

—Trop de cheveux, grogna-t-il, faudrait les couper !

Je me pris la tête à deux mains.

—Jamais, vous m'entendez, jamais ! Vous m'enterrez avec mes cheveux !

—Ta, ta ta, je t'envoie à la mer, et aussitôt que possible, et tu reviendras grasse et bien forte, tu entends, fillette ?

—Tant mieux, car j'ai beau ne pas être malade, docteur, je n'en puis plus de vivre si peu ! — et de grosses larmes descendirent malgré moi, et le lâche docteur se sauva.

Je pars bientôt et en attendant je ne remue plus, je suis trop, trop fatiguée !

22 juin.

C'est donc bien vrai, et je partirai la semaine prochaine pour aller très loin, un vrai voyage aux Etats-Unis, et je verrai la vraie mer, et je m'y baignerai ! Quoique molle et paresseuse, je me berce doucement dans ce beau rêve, et quand il me vient une grande frayeur que ce ne soit qu'un rêve, j'écoute les propos à la maison, je regarde le joli costume de baigneuse et les gentilles petites toilettes qu'on me prépare avec un intérêt qui me gagne, les jours où je ne suis pas alourdie par la chaleur et la fièvre. Car j'ai de mauvaises journées, où je me traîne.....

Je me fais un singulier effet de petite personne champignon ; il me semble que mon passé, si peu long encore, est loin, et mon passé c'est un an, trois mois... il ne me tient plus, il est comme un rêve fini. L'avenir, c'est ce voyage en pays inconnu, avec des personnes qui me sont

indifférentes — je ne tiens donc pas, non plus, à cet avenir. Je ne me l'imagine pas, parce que je suis trop fatiguée — je sais que je pars, je suis contente parce que c'est du nouveau, et que peut-être je trouverai dans ce là-bas où l'on m'envoie, cette vie qui me manque et qui me laisse si... si champignon, que je suis un peu dégoutée de moi et de tout. Je dis cela, à toi tout seul, cher petit confident discret. On m'a déjà grondée et, oui, ridiculisée, pour avoir dit tout ce si vrai sentiment. "C'est ridicule à mon âge de parler ainsi" — Pourquoi ? "Parce que je suis jeune", paraît-il. C'est peut-être justement pour ça, pourtant, que je m'embête. Je vis dans ma chambre comme une religieuse, et je ne fais jamais ma volonté. Si j'étais plus vieille—et quand je serai plus vieille, j'ai idée que ça changera — je ne puis croire que tout sera terne et ennuyeux comme maintenant ! J'aurais dû être un garçon, et s'il n'y avait aucun moyen de me faire garçon, cher bon Dieu despotique, n'aurais-tu pu me faire oiseau ? O les jolis et les heureux !

Marie se trouve bien à plaindre parce que je pars, et je me trouve à ce propos une bien vilaine petite égoïste, puisque je contemple son chagrin avec... oui, hélas, avec ravissement ! Je lui ai avoué hier ce monstrueux sentiment. Elle fut indignée, et moi, lui passant les bras au cou : "Si tu as tant de peine, petite Marie, c'est que tu m'aimes, et j'aime que tu m'aimes." Cela a calmé son indignation, elle a même paru satisfaite. N'empêche que j'ai un cœur laid !

J'apporte mon cahier avec moi là-bas, ce sera mon seul confident.

2 juillet.

Comme je suis malade, mon Dieu, puis-je bien guérir et devenir forte ? —j'en doute quand je m'éveille après une nuit comme la dernière, agitée par la fièvre, et, tour à tour, brûlante et glacée. Je n'ai plus de ressort, d'intérêt à rien. Que je voudrais ne plus être malade, d'une manière ou de l'autre, guérie ou morte.

Pauvre docteur insensé, ou menteur comme un démon, qui dit que je ne suis pas malade ! Je croirais

plutôt que je me meurs... L'horrible mot et la triste chose, mon Dieu, aidez-moi ! Je ne veux pourtant pas mourir—mais si Lui, le grand Dieu le veut et l'a décidé, cela se fera puisque je suis sa chose. Ces pensées tourbillonnent dans ma tête et me font mal, parce que je ne me sens pas bien bonne au fond.

Saco, (Maine), 9 juillet.

Depuis trois jours ici, je vis dans un rêve, contemplant la mer, respirant ce bon air parfumé de varech, me demandant si je suis bien moi, l'ex-petite misère, la petite loque, partie il y a quatre jours de Québec, tenant à peine ensemble ! Que tout cela est beau, et que c'est bon de vivre et de me dire que la vie me revient par toutes ces belles choses. Mes yeux sont ravis, mes oreilles sont charmées, je ne me lasse pas de l'entendre, et le jour et la nuit elle me berce, elle engourdit en moi toute la sourde souffrance, les petites agitations, les inquiétudes vagues qui accompagnaient mon grand état de faiblesse. Et tout ce grand apaisement se manifeste par un sommeil qui m'anéantit le matin, l'après-midi, et toute la nuit. Couchée à neuf heures, hier soir, je ne m'éveillai ce matin qu'à neuf heures, ayant dormi ces douze heures sans interruption. De mon lit je vois la mer. Je me suis habillée en poussant des exclamations admiratives qui faisaient sourire mademoiselle Julie, entrée pour s'informer de la "petite malade."

Elle est un peu pincée cette si petite et si importante mademoiselle Julie ! Loulou que j'ai retrouvée ici, a sa chambre, vis-à-vis la mienne, sous la surveillance directe de sa solennelle mère. Elle sera ma compagne habituelle et nous laisserons nos vieilles chaperonnes se faire des mines dans leur glace, changer de toilette quatre fois par jour pour faire la conquête des Yankies.

J'ai passé la matinée avec Loulou, couchées sur le sable, à l'abri d'un rocher, un peu éloignées de l'hôtel... sans causer, sans lire—à regarder, à écouter, à rêver, dans un état de béatitude absolument ravissant ! Les bonnes heures ! La bonne vie où il n'y a qu'à se laisser vivre dans le beau !

10 juillet.

Je viens de faire une superbe acquisition.

Une plume toujours prête à écrire, où l'encre ne s'épuise pas. Juste ce qu'il faut pour écrire sans m'enfermer dans ma chambre. Je vis sur la grève. Pris mon premier bain ce matin. C'est un enchantement et le bon vieux docteur McKenna dut gronder pour me faire sortir de l'eau. Je suis brisée, moulue, je n'ai pu nager, je ne suis pas forte encore—mais je sais que dans peu de jours je suivrai Loulou qui plonge comme un poisson.

Je suis, en ce moment, avec elle sur un rocher d'où nous voyons très loin, et aussi loin que nous voyons, c'est la mer toute verte, les grandes vagues frangées d'argent, et j'entends sa continuelle plainte si triste et que j'aime. Je n'entends plus qu'elle en dehors, et elle fait tout taire en dedans aussi. Mon âme est engourdie,—c'est à peine si je me sens vivre, ou plutôt, je vis d'une vie si idéale, si loin de tout ce qui froisse et de tout ce qui fait mal, que je voudrais devenir une petite huître, habitant le sable doré, baignée par la mer verte, sans âme, sans cœur, sans rien que ma coquille jolie !

Je viens de m'interrompre pour répondre à Loulou qui s'informe curieusement de ce que j'écris. — Rien, répondis-je sans me compromettre.

—Dis simplement que tu ne veux pas me le dire.

—Eh bien, je ne veux pas te le dire — et, de plus, ça ne se dit pas ; ce sont des mots et je n'arrive pas à leur faire dire mes impressions. C'est si beau, si beau, que je remercie dix fois par jour le bon Dieu d'avoir créé la mer... et moi !

—Petite rêveuse, va !

J'ai voulu penser à Jean, mais j'essaie de ne pas céder à la tentation—cela me remettrait dans ma vie et je veux être une huître et heureuse !

11 juillet.

Hier, une soirée inoubliable. Très fatiguée, le bon docteur m'avait installée dans une chaise longue, sur la véranda qui ressemble au pont d'un navire. Un clair de lune superbe éclairant ma mer féeriquement, elle chantait très doucement, et du côté

du salon, un jeune musicien jouait des nocturnes de Chopin dont j'ai joui à en avoir mal. Ça semble une contradiction... c'est ainsi pourtant. J'étais sortie de moi-même ! En laissant le piano, il vint à la porte-fenêtre, près de laquelle j'étais étendue.

—Thank you so much, and do play again ! — fis-je d'un ton suppliant, oubliant que je ne le connaissais pas. Il s'approche, et constatant qu'il avait affaire à une enfant, il s'assit près de moi et me demanda si j'aimais la musique, si je jouais, si j'étais malade, depuis longtemps. Enfin, dix minutes de causerie à laquelle Loulou vint se joindre, et avec son sans-gêne habituel, elle lui demanda son nom. C'est un monsieur Lewis. C'est un grand nonchalant, très pâle, qui a des yeux tristes et flamboyants, une main très fine et très blanche, un sourire un peu dédaigneux — je le crois malade — il a la voix douce et parle lentement. Il ne sait pas le français et je me demande comment un Anglais peut jouer avec tant d'âme ! car il n'est pas Américain. Il est ici, au même hôtel que nous. Il m'a promis de jouer demain matin tout ce que je voudrai. Mademoiselle Julie me fait un discours pour me prouver que j'ai eu tort de lui parler... Bah ! je suis une enfant — et c'est un Anglais !

Quelle vie de paresse ! Ne rien faire de tout le jour que manger, se baigner, dormir, jaser, et rêver ! Je suis si mieux, déjà !

Reçu une jolie lettre de Marie où je trouvai un souvenir gentil de Jean, qui est à la mer aussi, mais la mer froide d'en bas de Québec. Il est si loin, si loin ; j'aime trop à y penser pour réussir toujours à ne pas y penser. Comme ce serait joli de le voir ici, de causer avec lui comme je viens de le faire avec ce bel Anglais qui daigne être aimable pour Loulou et pour moi.

12 juillet.

Ce matin, monsieur Lewis me fit jouer, ce qui m'intimida beaucoup, mais je ne me fis pas prier. Il m'offre de me faire travailler un peu avec lui, tous les matins. Il dit que j'ai de l'âme ! (?) et qu'en travaillant, je deviendrai musicienne. Que tout cela m'a rendue heureuse ! j'ai accepté avec enthousiasme ses offres

de m'aider. Il a fait très chaud, si j'en excepte l'heure de musique, j'ai sommeillé presque tout le temps, sur la véranda dans un hamac, sur la grève couchée sur le sable. J'ai fini ma toilette pour le dîner et je griffonne pendant que Loulou chante le duo de Faust et Marguerite. “ Je t'adore, etc.”—Adorer un homme ou une femme, cela se fait-il ? ou bien est-ce une phrase, comme il s'en fait tant !

Loulou et moi sommes sur notre rocher, loin des baigneurs, et respirant un peu. Il fait chaud encore aujourd'hui. J'ai fait un peu de piano avec mon Anglais. — M. Lewis est curieux de savoir où Loulou et moi passons nos après-midi. J'allais le lui dire, bien simplement, quand Loulou intervint et m'en empêcha. J'en suis bien contente maintenant, il voulait peut-être nous retoucher et nous perdions alors la possession exclusive de notre si joli rocher ! J'y passe des heures délicieuses... Je ne suis plus moi, j'ai des ailes, et en moi, des voix qui chantent. Je n'avais jamais senti tant de vie et tant de joie de vivre ! Et j'aime Dieu, je le sens là, tout près, je le vois, je le touche et tout mon ravissement est une grande et longue prière.

Loulou a lu par dessus mon épaule ; elle rit de mes “ extases ” et m'ordonne d'écrire des faits. Quoi, par exemple ?

—Eh bien, notre promenade de ce matin, nos connaissances ! parle de moi, dis que je lis la “ Revue des deux Mondes ” en cachette.

La sorcière ! c'est vrai pourtant. Et ce matin notre promenade en longeant la mer a été charmante. Oui, j'ai connu trois Américains, assez ronds d'allures, mais très intelligents et qui ne se croient pas des phénix, parce qu'ils savent parler d'autre chose que du temps. Ils se prétendent émerveillés de ma connaissance de l'anglais, de mon accent si pur ! Je sais qu'ils me flattent — n'importe, j'avale tout glou-tonnement au risque de m'étouffer avec leurs compliments.

Voilà qui jure un peu avec mes extases, et Loulou rirait encore plus de moi si elle savait. Avec son nez fourré partout, elle le lira peut-être un de ces jours. Ah ! les phrases ! Petite moi, tiens-toi bien, n'écris que

du vrai, ne cultive que du beau ; la vanité, c'est laid, et bien plus, c'est bête !

16 juillet.

Rien reçu de Marie encore, malgré ses promesses ! C'est une affreuse petite Marie, et je lui en voudrais si je l'aimais moins. Je me console de mes déceptions en écoutant monsieur Lewis. Il joue comme un ange — du Chopin aujourd'hui ! C'est si beau, j'en ai l'âme toute vibrante et un peu meurtrie aussi !

Comme il a dû souffrir ce Chopin, pour que l'écho de sa souffrance nous fasse aussi mal, et je suis si étrangement faite que je jouis à être ainsi remuée.

M. Lewis s'aperçoit de l'effet de sa musique.

—Child, child, how intently you feel music !—m'a-t-il dit tout à l'heure.

Ça m'agace qu'il soit Anglais... je lui pardonnerais d'être Américain. Ils me plaisent assez, eux... et les Irlandais !—oui, comme les Français !

18 juillet.

J'étais si fatiguée aujourd'hui que le docteur n'a condamnée à la chaise longue, et je n'ai pu me joindre aux autres qui sont toutes allées chez madame Long passer l'après-midi, dîner et ne reviendront qu'après la soirée. Que c'est bon ne rien faire, ne pas penser, voir les nuages en haut, la mer en bas, les sentir si grands et soi si petite... les sentir des choses, et soi une âme... c'est-à-dire que je puis monter, m'élever, arriver un jour jusqu'à Dieu, jusqu'à l'infinie grandeur, et la mer sera toujours là, roulant ses eaux vertes, chantant, se plaignant ou hurlant, une chose bien belle, mais une chose !

Et cela me rend heureuse, parce que le beau me sort de moi, me donne des ailes et un immense désir de tout ce qui est plus beau que tout, et qu'on voudrait voir sans savoir ce que c'est !

Interruption de deux heures, ce sera bientôt l'heure du dîner. Monsieur Lewis est venu s'asseoir près de moi, installé en anglais, avec une minuscule petite table à tiroir, d'où il a sorti du papier à musique, une plume-fontaine et l'intention bien arrêtée d'écrire la petite berceuse à

laquelle je devais trouver un nom. Il n'a pas travaillé et il m'a empêchée d'écrire ce qui n'est pas un grand malheur en ce qui me concerne. Je le croyais avec les autres chez madame Long. Il dit que cela l'ennuie ces "family affairs". J'ai ri de lui ; sept étrangères chez une étrangère, c'est une singulière affaire de famille.

Nous avons beaucoup causé. C'est un vieux bonhomme, il a vingt-sept ans ! Je m'en doutais ; au commencement de nos conversations il m'appelle cérémonieusement Miss..... puis quand il s'anime, il lui arrive souvent de dire "Child"—ce que j'aimais plus ou moins avant de savoir son âge. Je lui ai très gravement dit cela, ce qui l'a fait rire immodérément. Alors, mademoiselle Julie m'avertit qu'elle va se préparer pour le dîner.

—N'allez-vous pas faire votre toilette aussi ?—demande ce sage.

—Ne me trouvez-vous pas bien, ainsi ?

—Non, votre robe de mousseline sera trop légère d'ici à une heure.

—Je mettrai un tricot, et je ne monte pas, je suis trop fatiguée.

—Raison de plus pour ne pas vous exposer à prendre froid. Soyez raisonnable et allez mettre une robe chaude.

Je refuse, il insiste, je me fâche, il persiste avec son ton tranquille exaspérant... alors je prends mon livre et ne lui réponds plus. Il voit le docteur, et va lui demander si ce ne serait pas plus prudent, etc.—Le docteur vient de suite m'ordonner le changement de toilette. Je pars enragée d'être forcée de suivre, non ses conseils mais presque ses ordres, à ce grand Anglais !

Me revoilà sur la véranda, j'écris sans lever les yeux et je me garde bien de regarder le vieux Lewis qui m'observe par dessus son journal. Il ne me fera pas sourire, le vilain monsieur ! Je lui apprendrai à se mêler de ce qui le regarde. Il vient de ce côté. Rien ne me fera lever la tête. Bon ! voilà la cloche... et l'Anglais à deux pas qui me parle... je n'entends pas !

10 heures.

Elles n'arrivent pas ; je suppose qu'elles s'amuse bien, moi je suis dans ma chambre et même dans mon

lit, j'écris parce que je ne puis dormir avant leur retour. Après dîner, monsieur Lewis a porté la grande chaise longue dans le coin près du piano, puis il m'a dit : Mettez-vous là, je jouerai pour vous tout ce que vous voudrez." Comment continuer à être fâchée ? Aussi j'y ai renoncé, et je lui ai fait payer sa dette en musique superbe.

A neuf heures, il cesse :

"You look very pale and tired, child, you ought to go to bed,"—et docilement je suis montée. Il est amusant avec ses airs de despote ! Quand je serai moins fatiguée, je connais une petite personne qui regimbera un peu, beaucoup, s'il s'avise de vouloir la conduire ainsi !

Il m'adoucit et m'assouplit avec sa musique. Je suis peut-être une espèce de "petite crocodile !"

Eh bien, je m'endors et je renonce à attendre Loulou et les autres. Je ne me plains pas de ma journée.

21 juillet.

Je n'écris pas bien souvent dans le cher petit cahier. Le temps passe à rien et avec une rapidité étonnante. J'étudie bien avec monsieur Lewis. Comme je comprends ce que je n'avais jamais soupçonné avant !... je lui devrai ma première vraie révélation de la musique. Il profite de son rôle de professeur pour exercer tranquillement son autorité et sa surveillance ("paternelle", je lui dis en me moquant) sur ma petite personne qui suis toute saisie de ne pas plus me révolter contre cette étrangeté !

Je le crois bien malade, il me semble pas devenir mieux, et il est triste souvent à faire pitié !

23 juillet.

Monsieur Lewis nous a procuré à Loulou et à moi, un plaisir charmant. Il a obtenu de nous emmener avec lui pour une promenade à cheval. Et sur cette belle grève, si unie, nous avons eu une promenade inoubliable.

Ce vieux tyran ne permettait pas les galops trop prolongés, et nous l'écoutions avec une docilité aussi comique que rare !

Nous sommes revenus pour l'heure du bain — et après le lunch j'ai dormi toute l'après midi d'un sommeil de plomb. Monsieur Lewis a passé

la soirée avec nous, il parlait si peu que je lui demandai ce qu'il avait. "Nothing, darling, I feel a bit tired." Loulou me pinça le bras à me faire presque crier. — Il était distrait, il a oublié à qui il parlait. "Darling"... chérie... le mot français est bien plus joli. Cela m'ennuie qu'il m'ait appelé "darling" — je ne veux être la chérie de personne.

25 juillet.

Grand émoi dans l'hôtel ce matin. Ce pauvre monsieur Lewis a eu une hémorragie, on a fait venir un médecin de Portland. Je viens de m'informer, on le dit mieux ce soir. Sa sœur doit arriver bientôt ; on lui a télégraphié.

Pauvre homme ! je me demande s'il a peur de mourir, ou bien s'il est tellement affaibli qu'il ne se soucie ni de vivre ni de mourir.

Loulou et moi avons passé la journée tristement, dans l'inquiétude. Penser qu'il peut mourir, disparaître pour toujours de ce monde si beau et qu'il ira... où ?

mardi matin.

J'ai vu monsieur Lewis. Il est d'une pâleur livide — ses yeux sont immenses, ils impressionnent par leur éclat et leur... inquiétude. Il passe la journée étendu sur une chaise longue — sa sœur est ici. Elle a une bonne figure sympathique. Elle est venue me chercher au salon, envoyée par son frère, car je n'avais pas osé approcher.

— Venez mon enfant et ne le laissez pas parler trop. Il vous demande. Ne le contrariez pas, — a-t-elle ajouté presque bas. Et me voilà près de lui, un peu émue de le voir si changé. Il me dit de rester là, près de lui et de lui parler. Mais quoi lui dire ? On ne parle pas sur commande !

Alors je lui offre de lire... Il m'envoie chercher un volume de Longfellow. De la poésie !... Mais il ne fallait pas le contrarier. Je commençai avec peu d'assurance... puis j'arrêtais en le regardant, craignant je ne sais quoi... de mal lire, mal prononcer... l'ennuyer.

— Why do you stop, child — go on, I love to hear your pretty little broken accent. It is music, dont be afraid, read on.

Rassurée, je lus longtemps. Puis je partis en promettant de le revoir demain comme il m'en priait. Etrange homme ! Il me fait pitié, et j'ai prié ce soir pour que Dieu lui vienne en aide.

Loulou et moi ne savons que faire de nous depuis quatre jours..... Le temps a été un peu gris... est-ce cela, ou la maladie de notre ami ? Je ne sais trop... mais la mer ne chante plus, elle pleure et il nous arrive souvent d'avoir envie d'en faire autant. Pourtant je suis mieux — je ne tousse plus et je rosis en attendant d'engraisser !

mercredi.

J'étais fatiguée aujourd'hui, l'air est lourd, nous aurons de l'orage, et je suis à l'orage, c'est à dire, un peu nerveuse, agitée, mal à l'aise. Après le lunch, je me suis endormie au salon dans un grand fauteuil ; je m'y étais réfugiée avec Loulou pendant que tout le monde va faire la sieste.

Je m'éveille tout d'un coup et je vois monsieur Lewis dans un fauteuil, pas loin. Il sourit de mon effarement, m'assure qu'il est presque guéri et qu'une séance de Longfellow lui fera grand bien. Il propose d'aller sur la véranda où il y a un peu d'air. Il marche bien et malgré sa pâleur semble presque comme avant.

— Now for a reading ! fait-il, en s'étendant dans sa chaise longue. You are a dear little darling, you know !

Alors prenant mon courage à deux mains :

— Pourquoi (j'écris français, ça m'ennuie en anglais.) m'appellez vous ainsi, monsieur ? Je ne suis pas si enfant que vous puissiez m'appeler "Chérie" sans que cela me paraisse étrange ?

— Vous n'aimez pas que je vous appelle ainsi ?

— Non, et vous ne devez pas le faire.

— Et pourquoi, enfant ?

— Parce que je ne suis pas votre chérie, et vous le savez bien.

— Je sais le contraire, je vous aime bien, et je voudrais avoir une délicieuse petite sœur comme vous. Alors, reprit-il en taquinant, il faut vous appeler mademoiselle ?

— Mais oui, comme tout le monde !

— Je ne suis pas tout le monde moi, je suis un pauvre diable qui

mourrai au premier jour et si cela me fait plaisir de vous parler tendrement, sans m'en apercevoir, d'ailleurs, je vous demande quel inconvénient cela peut bien avoir !

Je ne répondis pas de suite... ne sachant trop quoi dire et émue à cette idée de mort évoquée si tranquillement.—Enfin :

— Vous ne le croyez pas que vous allez mourir ?

— Mais oui, je le crois !

— Cela ne vous fait pas bien peur ? — Peut-être un peu... mais vous voilà très sérieuse, petite chérie. Ah ! pardon, mademoiselle !

Je ris franchement.

— Allons soyez bonne, passez-moi cette fantaisie de malade et laissez-moi vous dire ce que je voudrai.

Moi, avec un gros soupir : Mes permissions vous importent peu et je sais que vous ferez comme d'habitude, your own sweet will !

Et voilà où nous étions quand je me remis à lire Longfellow. Oui il est malade, mais il est capricieux et autoritaire au moins autant que malade. Aujourd'hui la mer est sombre et plus belle que je ne l'ai jamais vue... et je suis un peu triste, comme dépaysée, je n'ai pas encore éprouvé cela ici. Est-ce de l'ennui déjà ?...

C'est vendredi ou samedi, ah ! vendredi, car nous n'avons pas mangé de viande à midi. La vie s'écoule si douce et si monotone, je suis devenue une si vraie petite huître que je ne tiens plus compte des jours. Je me laisse vivre béatement, un peu bêtement aussi. J'aime moins à écrire, c'est un effort et ma nouvelle nature s'y refuse. Je suis tout occupée à refaire ma coquille, je suis bien fermée, et, les impressions n'entrent pas plus qu'elles ne sortent de la petite boîte brillante que la mer baigne, que l'odeur de varech parfume et que le sable doré tient chaude.

Loulou continue à dévorer les revues qu'elle vole très adroitement à sa mère ; elle en est si occupée qu'elle cause peu. Nous sommes deux petites sauvages sur notre rocher où personne ne nous dérange. Elle lit... je dors ou je rêve éveillée... le tout se ressemblant si bien, que je ne suis jamais certaine, en revenant du rocher, d'avoir rêvé endormie ou éveillée.



Notre grand ami est mieux, presque bien. Tous les jours, il trouve le moyen de nous retrouver et il parle avec moi sans plus s'occuper de Loulou que si elle était à dix lieues. Hier, elle a repris ses éternelles revues et a lu sans interruption, pendant que nous causions, c'est-à-dire causer ! que je m'évertuais à répondre aux innombrables questions de mon vieil ami. En nous quittant, il s'inclina narquoisement devant Loulou.

— I beg to be excused, miss Loulou, if you read all the time ?

Loulou lui répondit vertement, et il s'en alla, aussi calme qu'un dieu, la laissant indignée de ce qu'elle appelle son insolence. Moi, j'ai bien ri de la petite scène !

4 août.

Mon pauvre petit cahier, te voilà bien négligé, n'importe si tu as un bout d'âme, réjouis-toi, quand je n'ai pas besoin de toi c'est que tout va bien, que mon âme est paisible, mon cœur heureux et on ne parle plus de la santé avec la mine que j'ai ! Je suis rose, noire, ronde, je ris à propos de rien comme une petite folle, je chante en m'éveillant et je ne trouve pas les journées assez longues pour y mettre tout ce que je voudrais faire !

Nous montons à cheval quelquefois, Loulou et moi, avec notre grand ami anglais qui est presque bien maintenant, je travaille mon piano tous les matins. Loulou et moi marchons comme des trappeurs. Nous nageons, nous nous éloignons des gens civilisés et nous marchons nu-pieds dans le beau sable fin !

Quelle vie heureuse ! C'est un bon petit bonheur un peu bête et ravissant !

C'est une autre partie de ma vie qui recommence ; j'étais une enfant, je suis une jeune fille qu'on traite avec des égards, pour laquelle on fait des frais ! Ce sont des découvertes, faites aux Etats-Unis cela !

Au fond, je me sens un peu bien jeune encore et je me le fais répéter sur tous les tons par Loulou, qui est très fière de la supériorité que ses trois ans de plus lui donnent sur moi. Ce qui est consolant, ma mie, c'est que tu la rattrapperas... quand elle cessera de vieillir, comme mademoiselle P. qui a trente-cinq ans depuis huit ans !

Monsieur Lewis devait partir demain, il vient de me dire qu'il changeait ses projets et passerait encore "some time". Nous sommes bons amis et nous avons de belles petites querelles quand il veut me mener au doigt et à l'œil, comme au commencement. Ah ! les Anglais ! et comme il est bien de sa race, lui !

Eh bien, il a trouvé une petite Canadienne capable de lui tenir tête !

Loulou et moi avons attrapé une belle gronderie parce que nous sommes des sauvages ! rien que cela ! **Pauvres de nous !** la solennelle Mlle Julie nous a servi un froid mépris, très rafraichissant par cette chaleur. J'ai laissé Loulou méditer sur nos erreurs dans sa chambre, et je me suis enfuie ici sur mon rocher, sur lequel je suis perchée très haut et où je veux oublier ce petit ennui.

Bah ! je n'ai pas dix-sept ans, je me fais dire et redire que je suis une enfant, et je ne me sens pas du tout, mais du tout "amoindrie par ces enfantillages."

Bon ! voilà M. Lewis qui vient de ce côté — il me découvrira dans mon aire, il m'y joindra et je causerai avec lui au lieu de jaser toute seule. Rien en cela de désagréable et pourtant.....

L'étrange entrevue, est-il singulier cet homme ! Il s'est tranquillement installé sur mon rocher, sans paraître étonné de m'y voir, sans demander la permission, tout à fait à l'anglaise ! Puis, silence complet. Il m'examinait, me tenait sous son regard inquisiteur... j'en éprouvai d'abord du malaise, puis de la gêne, enfin, toute troublée, je me lève pour partir. Il s'objecte, je m'entête et je commence à descendre. Il se lève, me touche légèrement le bras : "You must remain here, I cannot lose this opportunity of speaking to you, alone, before I go, and unfortunately this is very soon !"

Indécise, j'hésitais... — "Child, be kind !" — Il implorait, ma révolte s'apaisa et je consentis à m'asseoir près de lui, j'y passai une heure. Il parla de musique, de sa vie manquée à cause de sa santé délabrée, de son isolement, de sa tristesse habituelle, et ensuite bien doucement, il me remercia d'avoir mis de la joie dans sa vie par "ma seule présence" du souvenir qu'il garderait de moi — et

les mots tendres revenaient, les mots caressants, "darling", "little one", "little love", j'en étais tout intimidée (et quand je pus parler, je lui dis qu'après tout j'étais pour lui, une petite étrangère et qu'il ne devait pas me parler ainsi. Il sourit tristement et m'assura que cela n'avait aucune conséquence, car bientôt, peut-être, il serait mort. — Il en parle si tranquillement de cette terrible chose !

Nous sommes revenus ensemble à l'hôtel, lui, grave, moi, émue et attristée. — Ce soir, il joua longtemps et quand il commença la marche funèbre de Chopin, je m'enfuis sur la galerie afin de cacher mes larmes ! C'est affreux de penser, non seulement qu'il va peut-être mourir, mais qu'il le sait, qu'il attend tous les jours l'accident, fièvre ou hémorragie, qui le tuera. Dans l'amitié et l'intérêt que je lui porte, il y a surtout une immense pitié pour ce condamné si beau, si artiste, et si débordant de vie encore malgré ses sinistres prédictions. Je suis montée doucement à ma chambre, sans attirer l'attention de personne.

6 août.

Je porte au cou, habituellement, une chaînette à laquelle est suspendue une petite médaille en or de l'Immaculée. Hier je la manquai au retour du bain, j'étais désolée, croyant l'avoir perdue dans la mer. Ce matin, mon grand ami me la rapporta ; un domestique l'avait trouvée dans l'escalier. Toute heureuse, je remis chaînette et médaille à mon cou. M. Lewis me questionne : "Pourquoi je porte cette médaille, si je crois à cette protection de la Vierge. Pourquoi j'y crois," etc !

Une longue causerie dans le beau soleil qui mettait des rayons tout autour de nous. — M'aiderait-elle votre Vierge si je la priais, moi ?

— Oui, elle console tous ceux qui souffrent.

— Voulez-vous... non, je n'ose vous demander.....

— Quoi ! vous n'osez pas ! Allons, monsieur, on est anglais ou on ne l'est pas ! Osez ! c'est la première fois que je vous vois hésiter !

— Voulez-vous me donner cette petite médaille ?

— Pour... quoi faire ?...

—I shall pray your Virgin, she will help me perhaps! —

Je détachai chaîne et médaille et les lui donnai, pendant qu'il se confondait en excuses et en remerciements attendris.

Il est protestant, mais sainte Vierge mienne, vous le protégerez, vous lui adoucirez la mort, vous l'aidez, comme il le dit!

7 août.

Notre ami est parti ce matin, et demain ce sera notre tour. Je suis triste, singulièrement triste et inquiète. Je ne m'habitue pas à l'idée, qu'un être fort et jeune, doive renoncer à tout avant d'avoir joui de rien, et qu'il ira Dieu sait où, après avoir été si malheureux.

Le soir.

Loulou et moi avons visité tous nos jolis coins d'ombre ou de lumière : le petit bois, notre rocher, la source, et enfin notre belle grève! Nous laissons un peu de nous dans ce morceau de monde! Nous avons peu parlé, attristés toutes les deux par nos adieux à cette belle nature que nous ne reverrons peut-être jamais. Je suis arrivée toute frêle et blanche, une pauvre petite ombre qui faisait pitié—je pars vigoureuse et forte, pleine de vie et de gaieté quand tout va bien.

8 août.

Affreuse nouvelle! on nous apprend, au dîner, que M. Lewis est mort, cette nuit, après une hémorrhagie.

9 août.

Départ retardé par ce que je suis un peu malade.

12 août.

Une journée triste, un ciel gris, une mer noire, un grand vent! Je voudrais m'en aller loin, loin, où personne ne me verrait et où je pleurerais toutes les larmes qui m'étouffent. Pourquoi? Ah! pourquoi! Pourquoi le ciel est-il lourd comme du plomb, la mer noire comme de l'encre, le vent triste comme un sanglot? J'ai l'âme lourde et noire et triste et je voudrais de bons grands bras caressants qui m'entoureraient et dans lesquels je serais tranquille et consolée. Ça, c'est le

rêve inutile! O Dieu, ne pourrais-tu pas me prendre vraiment à toi et me garder en toi, à travers tout, que je le veuille ou non, que je le sache ou que je l'ignore? Ah! sois l'ami puissant et tendre et pitoyable de la petite âme en détresse qui crie vers toi ce soir.

Pourquoi ce grand trouble, cette angoisse qui me fait si mal. Je suis lasse, lasse... Si je mourrais aussi!

13 août.

Je le sens, c'est à jamais...

Le manuscrit s'arrêtait là.

FRANÇOISE.

Si on ôtait l'amour-propre de nos plaisirs et de nos chagrins, on les diminuerait de moitié.—Mme Necker.

—Une cueillérée de ce sirop, matin et soir, vous enlèvera ce gros rhume en un rien de temps.

—Mais vous me paraissez enrôlé aussi, docteur?

—Oui, un fichu rhume qui ne me laisse pas de repos depuis un mois; pas moyen de m'en débarrasser.

\* \* \*

### Propos d'Etiquette

D.—Une jeune fille peut-elle accepter une invitation d'un jeune homme au théâtre?

R.—Oui, quand la pièce est bonne; la jeune fille doit être accompagnée, à moins qu'elle ne sorte avec son fiancé.

D.—Une jeune fille peut-elle accepter d'aller souper, avec son fiancé, après le théâtre, dans un restaurant à la mode?

R.—Non, certes!

D.—Peut-on mettre sa serviette à son corsage?

R.—Non. Pas dans un dîner de cérémonie.

Lady Etiquette.

\* \* \*

### Notes sur la Mode

Je ne sais si on a jamais vu une mode aussi persistante que celle de la blouse. Il y a plus de quinze ans qu'elle a fait son apparition, nous venant d'outre-Manche. Mais comme nous avons su la rendre bien française, l'orner, la varier à l'infini! Cette mode a tout de suite paru si pratique que les esprits chagrins ont déclaré qu'elle ne saurait durer! Ils ont eu un éclatant démenti; il est vrai que les blouses, et même leur usage, ont évolué. Depuis quelques années, on a jugé qu'une femme comme il faut ne pouvait être vue, dans la rue, en corsage et jupe différents. La blouse est devenue, en quelque sorte, un accessoire du costume tailleur; on l'aperçoit à peine sous la jaquette, on ne la voit tout à fait que dans l'intimité du salon. Cette année, on les recouvre en partie par les bretelles de même tissu que la jupe; c'est plus élégant et habillé dans l'ensemble. Dans ce cas, la blouse peut être jolie comme étoffe employée, mais toujours de façon simple. La blouse chemisier est celle du matin; facile à mettre avec le trotteur; elle se fait en flanelle blanche ou à raies en taffetas quadrillé, en surah. Mais toujours à plis, ce qui permet une infinie variété de combinaisons: plis ronds, plis couchés, plis-crête alternés, opposés, etc. Pour la blouse un peu plus habillée en satin souple ou en ottoman, il faut avoir soin de faire le dos aussi orné que le devant; rien n'est disgracieux comme une blouse fanfreluchée devant, et dont le dos est simplement coupé de deux ou trois plis. Avec la blouse, on porte moins le col empesé; on l'a remplacé par toute la variété des fantaisies de tulle linon, broderie, dentelle, terminant en petit jabot. Toute femme saura se faire ces petits riens, utiliser un reste de dentelle ancienne et donner ainsi un cachet particulier à la blouse la plus simple.

CIGARETTE.

Jamais deux personnes n'ont lu le même livre ni regardé le même tableau.—Mme Schwetchine.

# NAMASCHAUG

SUR LAC SPOFFORD,

NEW HAMPSHIRE

Après neuf mois de vie intense que faire ? Venez au lac Spofford, vous installer dans d'excellents hôtels, des cottages pittoresques, et là, jouir d'un repos bien mérité, respirer dans une atmosphère calme, l'arôme des grands pins qui, comme autant de gigantesques tuyaux d'orgue, apportent l'harmonie des cieux.

....." voix argentines

Echos limpides et purs de ces eaux cristallines,  
Musique des grands bois où tout semble chanter,  
Egayaient jusqu'à l'air qui l'entendait monter.

Un écrivain de renom, William Dean Howells, y passa ses plus beaux jours ; même il osa comparer cette goutte d'eau échappée des mains créatrices, aux lacs si poétiques de l'Italie.

Un îlot jeté, comme une corbeille de verdure, au milieu du lac, en fait une retraite favorite à ceux qui aiment camper. Cet endroit est si doux à l'âme, si enchanteur aux yeux, qu'il semble qu'en y déployant sa tente, on pourrait se dire " je vais voir bien mieux que l'Italie ".

## LE BUT DU CAMPEMENT.

Ménager des vacances attrayantes et profitables aux jeunes gens, une vie en plein air, dans l'atmosphère si pure du lac et des bois environnants, loin des miasmes des grandes villes.

La liberté de toute contrainte qu'impose la vie de citadin, la compagnie de camarades désireux d'obtenir tout le bien que peut procurer la vie en plein air, n'est-ce pas le songe de la jeunesse collégienne qui veut développer son corps et fortifier son esprit ?

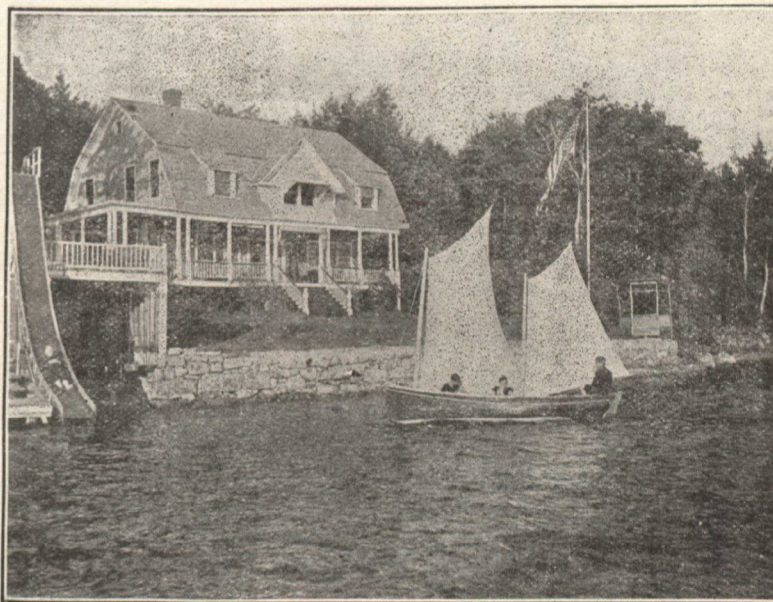
Trois mois dans les bois, sur les bords d'un lac, après une année, passée entre quatre murs, ne peuvent manquer de renforcer la santé— jamais trop bonne—d'un jeune hom-

me et le mettre en meilleur état de retourner, avec profit, à ses livres et à la discipline mentale de ses études.

Les bois, l'eau, les animaux qui les habitent, sont autant d'objets d'observation, autant de nouveaux horizons, pour un étudiant. Sous la direction de professeurs distingués, camarades de vacances, comme lui, cette étude pratique rend l'intelligence plus vive et plus brillante. En

vue sur le lac. La lecture, l'écriture, l'appétit même, y gagnent quand de l'embrasure de larges fenêtres, on peut contempler la mer, les bois, le ciel aux tons si délicats du New-Hampshire.

D'ailleurs, le ciel est tout près. Nous avons une chapelle, elle s'ouvre sur la véranda, entourée de lierres. Les visiteurs catholiques peuvent donc assister à la messe le dimanche, et même tous les jours,



LE CAMPEMENT

outre, la vie du camp, soigneusement réglée, perfectionne la courtoisie, la personnalité et le respect de soi-même.

## EQUIPEMENT.

La maison est vaste, bâtie, sur le rivage, adossée à la forêt. La salle de réunion est gaie ; dans une large cheminée, aux jours de pluie, pétillent de grosses bûches, qui illuminent tous les visages et répand la joie et la chaleur. Au second étage, une véranda donne accès aux différentes chambres. La salle à manger, ainsi que la bibliothèque, ont une

s'ils le désirent. Il n'y aurait point de campement parfait sans une cuisine, un chef et une office. La nôtre regorge de tant de bonnes choses !!!

Il y a chambres et bains pour les timides qui craignent de coucher sous une tente ou de se plonger dans l'eau froide du lac.

Le jour, comme partout ailleurs, je le suppose, c'est le beau soleil qui luit sur nos têtes, et quand il a fui, un gaz discret, projette sur le fond sombre de la forêt, la silhouette des tentes majestueusement alignées : bivouac inoffensif, où nos jeunes soldats de demain se font des poumons

plus forts, en dormant dans une atmosphère de nitrogène et d'oxygène que distillent les sapins, les érables et les chênes.

Toutes les tentes ont un parquet et des lits de pachas. Soyez sans crainte, bonnes mamans.

La jetée sur le lac sert à aborder, à déborder, à faire le plongeon.

excursion dans les montagnes, une seconde leçon de natation, suffisent pour occuper l'après-midi. Le souper fini, on appareille pour une promenade sur le lac, puis les pensionnaires sont libres de s'amuser comme bon leur plait, dehors, à bailler à la lune, dedans, à faire de la musique, du chant, des lectures, des



LAC SPOFFORD

Des petits bateaux, comme une légion de merveilleux oiseaux blancs, ouvrent leurs ailes et nous transportent dans des baies féeriques, sous un ciel toujours bleu.

Le soir quand le grand hôtel et les nombreux cottages de la rive opposée s'allument, ces lumières reflétées dans le lac, en font une fête de nuit toujours mystérieuse, toujours admirée : elle porte à la prière.

#### ORDRE DU JOUR.

Il est bien simple et fait pour les jeunes. A sept heures, le son de la trompette annonce le réveil, il avertit :

Qu'il est de mise,  
Quand il fait beau,  
D'ôter sa chemise,  
De sauter dans l'eau.

Le déjeuner vient après ce bain matinal mais libre : puis chacun se met à l'ouvrage ; il faut ranger les tentes, mettre les embarcations à l'eau, réparer, fabriquer différents articles nécessaires au bon fonctionnement d'un camp. A onze heures, leçon de natation, elle est suivie du dîner. Une sieste, des jeux athlétiques, une

Cet ordre n'est pas toujours observé, car il y a souvent de longues excursions, des parties de pêche, de chasse, des pique-niques, voire même des réceptions au grand hôtel où tous sont invités.

#### AMUSEMENTS.

Ils sont insurpassables. Le lac est renommé pour ses pêches miraculeuses ; le brochet, la carpe, la perche y abondent.

Manœuvrer un navire à voiles, le tenir en ordre parfait, ramer, quel beau passe-temps, quelle utile leçon pour un Québécois et un Montréalais, destinés probablement à vivre sur les rives du fleuve Saint-Laurent.

Un professeur de natation surveille et encourage les commençants, leur communique la confiance, l'habileté requise pour se sauver et sauver la vie des autres en cas de futur péril sur mer.

Un beau jeu de paumes, à l'ombre des grands arbres, et un immense terrain, pour le golf, auront leurs fervents, ou bien, des régates animées le lac ; à certains jours, des parties de base-ball, contre des équipes locales, mettront les alentours en émoi pour le reste de la semaine.

L'ascension des montagnes est parfois longue, tout le camp se met alors en marche, précédé de la batterie de cuisine et des marmitons. Les plus beaux endroits sont choisis pour y reposer la tête, l'organisateur de ce camp, le bon Docteur



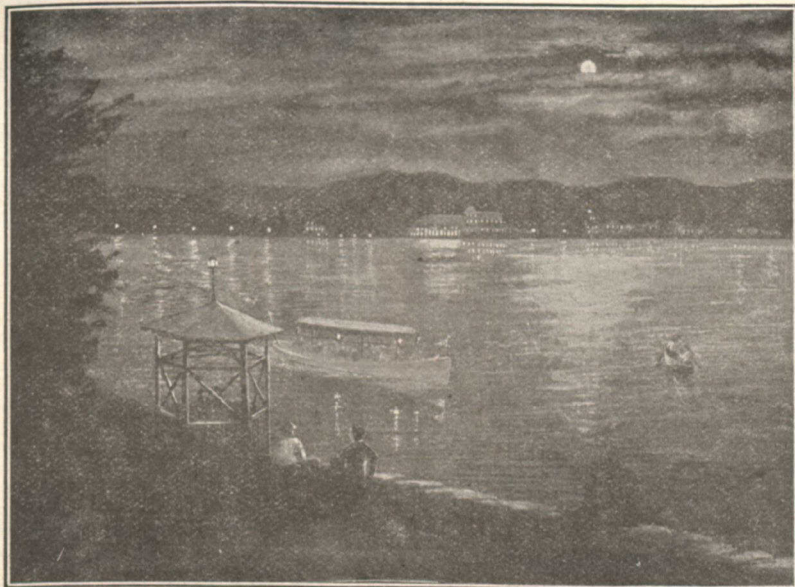
ILE WESTMORE

Griffin, les connaît tous. Tels sont les monts Monadnock, Wantasiquet, d'où l'on voit la ville de Bratelboro, Vt., le mont Pisgash, renommé pour ses pins vierges, le lac Sunapi, la rivière Connecticut, le parc de la

montagne de Corbin, peuplé d'animaux sauvages.

### INSTRUCTION.

Quelques heures, chaque semaine, sont consacrées à l'étude, sous la direction du Docteur Griffin et de ses assistants ; car il ne faut jamais cesser d'apprendre, au contraire.



LES BORDS DU LAC, LE SOIR

Le temps perdu au collège peut se réparer ici en repassant, préparant les examens. On ne paie rien pour cet important service, mais si l'enfant veut une instruction plus régulière, plus systématique, pas lui, mais ses parents, des arrangements se feront avec le Docteur Griffin.

La région du lac Namaschaug est une belle page d'histoire naturelle, la flore y est variée ; un herbier, fait tout en se récréant, sera plus tard, peut-être, utile ; vous le léguerez à votre collègue ou à l'université. Non moins intéressante est l'étude des insectes, des oiseaux, des bêtes de la forêt.

Un cours d'histoire et de sciences est donné au camp chaque année, illustré au moyen de projections, dans un amphithéâtre naturel qu'un bois, voisin du camp, a merveilleusement aménagé.

Au lac Spofford le temps est beau, ils sont rares les jours de pluie ; s'il en survient il fera bon se réunir auprès de l'âtre flamboyant, la bibliothèque et le gymnase sont bien pourvus.

Un professeur initiera gratis et gracieusement ceux qui s'intéressent à l'art de la photographie. Que de beaux paysages, que de délicieuses scènes animales peuvent être prises sur le vif. Pensez au Naturaliste. Un phonographe héroïque vous apportera souvent comme les échos des grands opéras de New-York, les gazouillis d'une Sembrich, les scherzos d'une Nordica, les soupirs de piccolo

### DISCIPLINE.

Comme c'est un rendez-vous de gentilshommes qui passent les vacances ensemble, dans le but de reposer leur esprit, de fortifier leur corps, on s'attend à ce que chacun apporte sa part de bonhomie, d'amabilité et contribue ainsi au succès d'un pareil campement.

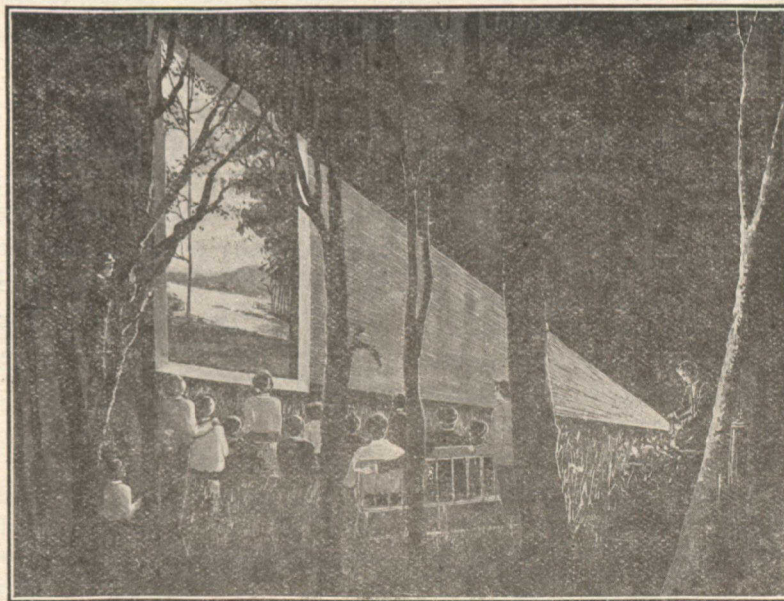
La règle n'est ni dure ni compliquée ; une surveillance paternelle s'exerce sur l'éducation et la morale, mais d'une manière discrète, charitable.

Ceux dont la conduite et les manières laissent à désirer ne sont pas retenus au camp, les directeurs se réservent le droit, dans l'intérêt général, de les prier de se retirer.

### ADMINISTRATION ET DEPENSES.

On devient membre de dix à dix-neuf ans. Le camp s'organise vers la fin de juin et dure neuf semaines. Le prix d'une saison est de \$125.00 toutes les dépenses y comprises, sauf celles des transports et des tuteurs spéciaux.

De plus amples informations seront données à ceux qui voudront bien écrire au Rev. J. J. Griffin, Université catholique, de Washington, Brookland, D. C.



VUES ANIMÉES

fraîches, si remuantes si cultivées de Les enfants seront reçus dès le 10 Dippel, Plançon, Caruso. Dans les juin et pourront demeurer jusqu'au bois, l'effet est merveilleux, au large, 25 septembre. ce chant semble venir du ciel.

Les étudiants de Québec et de Montréal viennent ici en dix heures. La voie de New-York et Brattleboro est la plus directe. Leurs parents et amis trouveront à l'hôtel "Pine Grove" une résidence d'été de première classe.

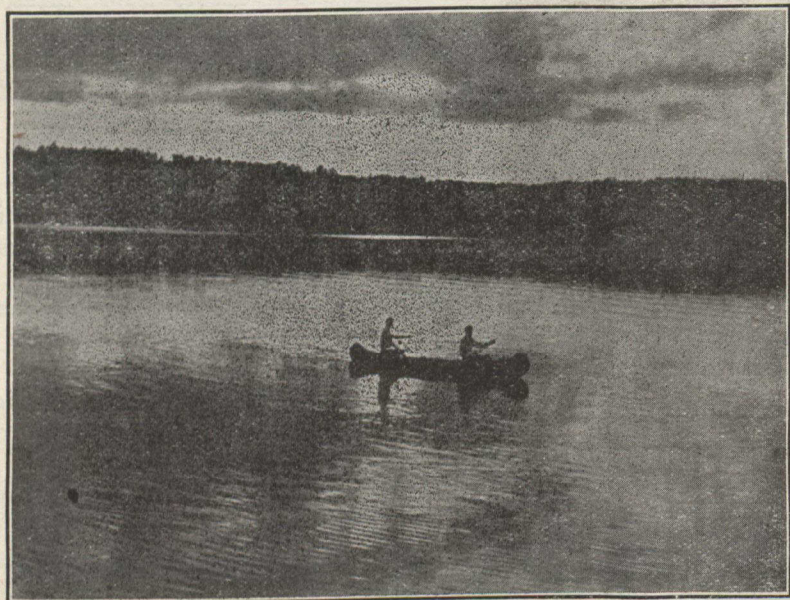
Il n'y a pas d'uniforme, chacun doit apporter des habits de tous les jours, et de bains, des serviettes, des chemises de flanelle, des camisoles, une couverture en caoutchouc pour les campements au loin, deux couvertures militaires; une forte paire de chaussures à la semelle de caoutchouc, est indispensable dans les excursions à travers les bois.

Les élèves prendront note de toutes leurs expériences, revues et corrigées par un professeur.

Même enseignement pour les sciences physiques.

Ces travaux, ni fatigants, ni réguliers, seront un agréable passe-temps quand la pluie ou la bise visitera Namaschaug; car, après tout, il faut qu'il pleuve là, comme aux autres places d'eau.

Les plus avancés des élèves, qui ont fait leur cours de géométrie, peuvent s'initier au génie civil:



EN CANOT

Ceux qui ont des appareils de balle, de paume, des cameras, des instruments de musique feront bien de les apporter.

Les places d'eau du Canada sont belles, salubres, mais bien mondaines, trop bruyantes; ici, loin de tous ces inconvénients, vous vous reposerez tout aussi bien, si non mieux, vous vous familiariserez avec la langue anglaise, puis, quand vos vacances finiront, celles du bon Père Grifin commenceront, jusqu'à votre retour, l'année prochaine.

E. B. G.

P. S.

Il y a un laboratoire de chimie, où l'on prépare les élèves à l'admission aux différents collèges du pays.

chaines, compas, niveaux, mappes les aideront à mesurer sous la direction d'un ingénieur civil, des montagnes, des rivières, à faire des tracés de chemin de fer. Comme l'a dit Virgile: "Omne tulit punctum", qui, grâce au bon et savant Docteur Grifin, miscuit utile dulci".

E. B. G.

1er mai, 1908.

Brookland, D. C.

Je ne reconnais aux catholiques qu'un seul droit, c'est de faire mieux que les autres.—Mme Schwetchine.

## A l'honneur d'un Poète

M. Pamphile LeMay, le vieux barde canadien et le très apprécié collaborateur du "Journal de Françoise" a lu, dernièrement à l'Institut Canadien de Québec, un opéra-comique, "La Grosse Gerbe", sa dernière œuvre.

Le succès qu'il a remporté ne nous étonne pas. Celui qui, de tous nos poètes, a le mieux chanté notre "chez nous", a dû traduire les sentiments de sa belle et grande âme en d'inoubliables accents.

Ne nous serait-il pas permis de former le vœu que nous puissions aussi à Montréal, entendre cette œuvre charmante? Nous serions si heureux de pouvoir y applaudir et en féliciter sincèrement l'auteur.

## Le Maître de la Mort

Nous avons le regret de ne pouvoir donner à la représentation de ce chef-d'œuvre le compte-rendu enthousiaste auquel il a droit.

Au moment où nous allons sous pressé, nous n'avons que, tout juste, l'espace et le loisir de marquer notre sincère admiration pour la pièce, son auteur, et les interprètes, — de jeunes Canadiens! — qui ont vécu les temps bibliques avec un talent dont nous ne saurions trop les louer.

Une musique délicieuse accompagne le chant des vers. Elle est aussi, la douce mélodie, de facture canadienne. Qu'il nous soit permis d'en féliciter le compositeur M. F. Pelletier.

Espérons que la scène canadienne est enfin fondée, grâce au dévouement d'un artiste français, M. Lassalle, aidé, je veux le croire aussi, de tous ceux qui comprennent l'importance de la fondation d'un conservatoire parmi nous.

On perd beaucoup de soi quand on n'acquiert rien.—Mme Necker.

## LE BOUDOIR

Si l'on se fiait à l'étymologie, le mot "Boudoir" devrait désigner l'endroit où l'on se retire quand sous l'influence de la mauvaise humeur on cherche à s'isoler de ses contemporains les plus rapprochés. Il dérive évidemment en effet du verbe boudier, lequel désigne une action peu gracieuse par elle-même. Ce n'est pourtant pas pour donner des commodités à ce travers que l'on inventa ces petites pièces dont l'origine relativement moderne ne laisse pas que d'être assez incertaine, et en dépit de son appellation, le boudoir n'évoque rien de maussade ni de grognon, bien au contraire. Cet asile intime où la femme est chez elle, reçoit ses familières, en négligé, sans cérémonie, tient le milieu entre le cabinet de toilette et le salon.

Il est moins solennel, moins d'apparat que ce dernier. C'est l'écrin capitonné, aux meubles bas et confortables, aux tapis épais, aux tentures soyeuses, où se chuchotent entre amies les bonnes histoires et les commérages malicieux, où traînent sur les petites tables les auteurs préférés. On y cause, on y rit, on y goûte, ou bien on y rêve, on s'y délasse dans la lecture, des contraintes du monde et des visites sérieuses.

Il est assez difficile de fixer avec quelque précision la date à laquelle ces petites pièces firent leur première apparition. Balzac dans un de ses romans (*La Peau de Chagrin*) nous donne bien la description minutieuse d'un boudoir gothique ; mais elle est sortie de toutes pièces de son imagination. C'est une pure fantaisie d'écrivain. Le lieu où les princesses et les châtelaines du moyen-âge se retiraient volontiers pour méditer et pour se recueillir, c'était l'oratoire, petite chapelle qui n'avait rien de commun avec la pièce dont nous nous occupons.

Au seizième siècle on installait dans les riches demeures, à côté des chambres de dames, un cabinet de dimensions restreintes. Comment était-il meublé, quelle était sa décoration et son rôle ? Nous l'ignorons. Nous n'avons de renseignements exacts

que sur un seul ; celui de Louise de Vaudemont. Il était tendu de noir, un prie-Dieu occupait la place d'honneur, de graves portraits d'ancêtres garnissaient les murs ; c'est là que la veuve inconsolable venait chaque jour pleurer un époux regretté. Ce séjour peu enchanteur n'a rien d'un boudoir.

Étaient-ce des boudoirs ces multiples cabinets dont le Palais de Versailles était rempli, et à son exemple les hôtels et les châteaux des grandes dames. Les "précieuses" donnèrent tout à coup une importance considérable à ces pièces. Les chambres où l'on se réunissait jusqu'alors, les "ruelles" avec ce meuble vulgaire, le lit, ne pouvaient suffire à ces idéalistes ferventes et pudiques. Le cabinet s'imposa comme un indispensable asile. Le bon ton exigea qu'on en eût un, ne fut-ce, comme dans la comédie de Molière, que pour y faire de "la pommade pour les lèvres". "Je voudrais que dans toutes les petites maisons, écrit madame de Motteville, il y eût des chambres lambrissées de bois tout uni. et que chacune de nous eût un cabinet qui fut rempli de livres....." Cette simplicité champêtre était peu goûtée des belles dames.

Mademoiselle de Montpensier, la fameuse Julie d'Angennes, la fille la marquise de Frontenac, celle qu'on appelait la "Divine" préféraient les orner de peintures, de miroirs, d'objets d'art remarquables. Louis XIV, toujours fastueux, galant et généreux, offrit à mademoiselle de la Vallière, à la princesse de Conti, des ameublements somptueux destinés à des cabinets de ce genre ; fauteuil et lit de repos, chaises et tabourets garnis de brocart lamé d'or. Les beaux esprits venaient là rivaliser d'éloquence, deviser subtilement sur toutes sortes de questions.

C'étaient à vrai dire des petits salons plutôt que des boudoirs. Mais, modifiez un peu ces pièces. Enlevez leur le côté cérémonieux et sérieux, faites-en un lieu de conversations à prétentions moins élevées, plus frivoles et plus galantes, meublez-les de bergères aux coussins moelleux, de canapés commodément arrondis pour recevoir le corps, ornez-les de grandes glaces, de mille futilités féminines, et vous aurez le boudoir tel que le réalisa le dix-huitième siècle.

"A-t-on un palais ? il faut y trouver appartement d'hiver, appartement d'été, appartement de bains, entresols, cabinets, boudoirs !....." Qui écrit cela ? le marquis de Mirabeau. Ce farouche "ami des hommes" considérait déjà le boudoir comme un accessoire obligé de l'habitation moderne. Nous sommes en 1759. Il a suffi des quelques années de la Régence, de cette époque coquette, gracieuse et corrompue pour généraliser une innovation qui s'adaptait si bien aux goûts du nouveau siècle.

On en est aux petits appartements. L'élégante y installe pour elle ce réduit charmant où elle reçoit les visites de ses intimes, écoute les anecdotes de la ville et de la cour, fait sa correspondance. Le marquis, le chevalier, le petit abbé sémillant et remuant, que l'on consulte plus sur les questions de toilette que sur celles de piété, font cercle autour de la chaise longue où elle est à demi étendue.

Marivaudages, plaisanteries ; les bons mots se croisent, entrecoupés par les airs à la mode, les cris ou les cabrioles de l'animal familier du logis, petit chien, angora ou sapa-jou que la maîtresse de la maison garde auprès d'elle sur un coussin.

C'est là encore qu'elle se livre aux petits ouvrages si fort à la mode qui n'occupent guère que les doigts et laissent à l'esprit toute sa liberté.

Découpage des estampes, enluminure, parfilage ; occupations commodes qui permettent de s'abandonner coquettement à la grâce des attitudes nonchalantes, de se donner une contenance en écoutant les confidences ou les galanteries.

La décoration et l'ameublement de :

"Ce temple fastueux qu'on appelle un boudoir", s'inspirent des idées légères du temps. Ce siècle épris de plaisirs écarte même en art les pensées attristantes.

Sur les panneaux qui ornent les murs se déroulent des paysages souriants, des pastorales ou des scènes qui n'ont rien de morose.

Des petits amours grassouillants folâtrant au milieu des guirlandes de fleurs, en compagnie des divinités court vêtues d'un Olympe séduisant où Vénus et les nymphes apparaissent de préférence.

Il faut bien le dire, en passant, le boudoir se fait alors une réputation un peu équivoque. Si nous avions l'indiscrétion de prêter l'oreille aux portes de quelques-uns d'entre eux, les conversations que nous pourrions surprendre ne nous rappelleraient guère les dialogues quintessenciés des précieuses; et si la soubrette malicieuse de madame nous y laissait glisser un regard... Mais respectons l'intimité de ces intérieurs où glaces, tableaux, sofas, tout parle de tendresse, comme écrit l'auteur du "Tableau de Paris", de ces boudoirs conçus selon le goût de ce M. de Ménars qui écrivait à Natoire que comme cette pièce devait être "fort petite et fort chaude" il ne voulait que des nudités. Constatons seulement que ce n'est ni sous la régence, ni sous le règne de Louis XV comme on pourrait le supposer, mais sous le règne du tranquille et vertueux Louis XVI que les actrices donnèrent le ton un peu risqué du boudoir "aux jeunes femmes de qualité et aux bourgeoises des étages supérieurs". Quand on remania les appartements du château de Fontainebleau en 1786, on y réserva un boudoir pour la reine Marie-Antoinette.

Mademoiselle Coutat s'étant "amusée d'y commettre des indiscrétions et de tenir des propos qui auraient dû la faire punir plus rigoureusement" la reine s'en réserva l'accès et garda la clef sur elle.

Cette mauvaise réputation explique, sans la justifier pourtant, cette réflexion de Mme de Genlis, qui s'étonnait d'entendre les femmes de la Restauration "appeler leur cabinet un boudoir, car ce mot bizarre, dit-elle, n'était employé jadis que par les courtisanes".

Exagération évidente. Toutes ne se laissaient pas entraîner à ces imitations scabreuses. La plupart étaient fort convenables.

Entrons à Bellevue, chez Mme de Pompadour, nous n'y verrons rien qu'un arrangement parfait qui révèle le goût raffiné de la maîtresse du logis. Chaises, fauteuil, divans sont recouverts de perse brodé d'or. Au-dessus des portes, Boucher a peint, "avec les grâces qui caractérisent tout ce qui sort du pinceau de ce grand maître", deux de ces vues chinoises si fort à la mode.

A l'hôtel Lambert, le plafond du boudoir est décoré par Le Sueur, d'une toile où il a représenté "la lune dans son char sous la figure de Diane précédée de Lucifer, qui marque le point du jour".

A Bagatelle, Greuze, Fragonard, Lagrenée, prodiguent les compositions aimables.

Chez Mlle Duthé, un miniaturiste célèbre, Van Spaendouck, sème sur les panneaux clairs, des guirlandes de roses et de myosotis, des torches enflammées, des flèches entrelacées, des arcs, des carquois.

Dans l'habitation que le trésorier de Saint-James avait fait bâtir au bois de Boulogne, le boudoir de "Madame sa femme, écrit Bachaumont, peint sur glace, coûtait plus à lui seul que la salle à manger qu'on évalue à plus de cinq mille louis".

Tel était le succès de ces petites pièces qu'on installait dans les demeures les plus anciennes, les plus sévères. Le souci du confortable l'emportait sur toute autre considération. Plus modestement, beaucoup qui ne pouvaient ou ne voulaient faire appel au talent des maîtres de l'époque, se contentaient de tentures d'étoffes, de ces lampas aux couleurs tendres, bleu et blanc, de ces soieries brochées si harmonieuses de tons; ou bien encore de tapisseries. Souvent le boudoir de la danseuse de l'Opéra était d'une correction aussi parfaite que celui de la plus grande dame.

Comparez l'ameublement, que nous connaissons, de celui de Mlle Guimard, tendu de taffetas vert, garni de canapés, de bergères et de chaises en tapisserie au petit point, à celui de la princesse de Lamballe, à Versailles, orné d'un meuble de gros de Tours broché à fond blanc, et dites s'il y a rien dans la tenue du premier de plus osé que dans celle du second.

Chose certaine, par exemple, jamais la vogue du boudoir ne fut plus considérable qu'au dix-huitième siècle, qui en vit à la fois l'éclosion, l'apogée et le déclin. Il convenait bien à cette époque alerte, dénuée de préjugés, peu préoccupée du qu'en dira-t-on, dédaigneuse d'un formalisme étroit et guindé. Le changement des mœurs, sans en amener la disparition complète, devait forcément en restreindre l'usage. On pourrait

presque dire de l'ameublement ou de l'habitation ce que les physiologistes disent de la nature: le besoin crée l'organe. Chaque âge, selon son idéal, ses désirs, ses croyances, ses vertus ou ses défauts, s'installe à sa guise, au gré de ses préférences.

On ne bâtira plus désormais d'églises comme au moyen-âge; Versailles restera un exemplaire unique de magnificence et de grandeur. Chaque chose a son temps. Il en fut ainsi du boudoir.

Il passa, ou presque, avec le siècle, gracieux et séduisant entre tous, détrôné, remplacé peu à peu par une création nouvelle, le petit salon, qui, avec moins d'intimité, se prêtait en somme aux mêmes usages. Sa réputation un peu équivoque, fut-elle pour quelque chose dans sa transformation? C'est possible; quoi que nous ayons montré qu'il y eût là une évidente exagération.

Quoi qu'il en soit, il n'est plus guère de nos jours qu'une exception. Il apparaît bien cependant encore, dans quelques intérieurs coquets, et l'on pourrait citer comme le modèle du boudoir moderne, celui du comte Muischeck, qu'un journaliste de la fin du Second Empire décrivait ainsi: "Petit boudoir rococo, chef-d'œuvre du genre, entièrement tapissé de glaces le long desquelles se jouent des arabesques d'or formant consoles et supportant une collection de porcelaines de Saxe, dont la répercussion double encore le magique effet. Une pendule et des candélabres de Saxe complètent cette collection de grande valeur. Le plafond même est en harmonie avec l'ensemble, et tous les types populaires de la comédie italienne y luttent de fraîcheur et de gaieté avec leurs frères en céramique".

Voilà qui ressemble plutôt, il est vrai, à un cabinet de curiosités. Et puis, un boudoir pour homme?..... Ne manque-t-il pas à cet intérieur, la présence de la femme, de l'élégante, qui met un peu d'elle-même dans tout ce dont elle s'entoure, dans ces fantaisies où se reflètent ses goûts?...

Mais la liste serait vite close, si nous voulions faire la nomenclature de ces petites pièces, de nos jours. Il est même probable que leur rareté ira encore s'augmentant.

Le goût du plein air n'a pas sévi qu'en peinture. Il y a les sports, il



y a l'automobile, qui nous arrachent aux languereux des doux fauteuils capitonnés. Celles qui ne se confient pas aux hasards d'une quarantaine-chevaux, vont à pied, font des marches, jouent au tennis, au nom de l'hygiène, divinité qui contrôle nos plus petites actions. A quoi bon un boudoir ? Quel besoin d'une pièce intime, où l'on ne serait jamais, puisqu'on ne songe qu'à sortir. C'était bon pour ces petites marquises poudrées qui ne savaient faire que quelques pas, de leur chaise longue à leur chaise à porteurs.

Il faut être de son temps.

FULANO.

Vivre dans le provisoire, c'est toute sa vie faire antichambre. — Comtesse Olga.



“ La réflexion mûrit la pensée ”

#### Pour vos Prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos trois pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

#### Pour Accessoires de Pharmacies

Nous avons les dernières nouveautés, tels que Limes pour les ongles, Houppes, Articles en cuir, boîtes de toilette, etc., etc.

#### Parfumerie et Chocolats

Les Parfums les plus nouveaux, comme d'habitude, se trouvent à la pharmacie de Henri Lanctot, angle des rues St-Denis et Sainte-Catherine; Bonbons, Chocolats de McConkey, de Lowney, en boîtes ordinaires et de fantaisie pour les fêtes.

# Henri Lanctot

Trois Pharmacies :

529 rue Ste-Catherine, coin de St-Denis.

820 rue St-Laurent, coin Prince Arthur.

447 rue St-Laurent, près De Montigny.



## Sur la tombe d'Yvonne



Elle est partie la jeune amie ! Elle est partie l'élève docile, pleine d'intelligence, de souplesse, d'ambition, elle est partie.....

Au milieu d'une fête splendide de draperies, de lumières, de chant, de musique, d'enfants ; au milieu de parents, d'amies sincères, suffoqués par les larmes, elle est partie dans son beau cercueil blanc, couvert de fleurs ; elle est partie à dix-huit ans ! — heureuse comme elle avait vécu, soumise à la volonté de Dieu comme elle n'avait su que l'être à celle des siens, de ses professeurs.

“ Si Dieu veut votre vie, vous la lui donnez ? ” demanda le saint prêtre.

“ Oui ! ” — fut sa réponse ferme, sans un moment d'hésitation.

Pourtant sa vie, c'était la route grande et parfumée que son imagination vive lui faisait toute couverte de jouissances pures, d'enthousiasmes, de possessions ! Sa vie ! c'était sa famille qu'elle adorait ; ses amies avec lesquelles elle ne comptait jamais ; sa vie ! c'était l'avenir, — le bonheur !

Chère Yvonne, vous que que j'ai aimée d'une affection particulière que vous me rendiez bien, les yeux pleins de larmes, j'écris ces lignes à votre souvenir. Vos compagnes les attendent, mon cœur en a besoin : — priez là-haut pour ceux que vous avez quittés trop soudainement.

Yvonne Gratton était la gaieté même. Puis elle n'était que joies, prévenances, activité. Elevée par des parents chrétiens, — tels qu'il s'en rencontre encore quelques-uns de nos jours, — douée d'une aussi belle intelligence que d'une belle âme, droite et pieuse, elle était toute à tout. Elle faisait de la musique délicieuse, de la bonne littérature, de l'anglais à souhait ; de l'histoire, des sciences, des chiffres même, toujours avec cet esprit enjoué, dispos, ardent à l'étude. Son bon père, dont elle était le pinson bavard, se rappellera combien de fois elle l'a pris à récompenser ses succès. Sa mère désolée n'oubliera pas ses ren-

trées bruyantes après les examens où elle avait eu la première place.

Graduée l'an dernier aux cours particuliers que j'ai fondés, éprise de l'enseignement qui s'y donnait alors, Mlle Gratton a lutté vaillamment avec ses compagnes ; elle a brillé dans les revues de fin d'année et enlevé le prix de littérature “ Madeleine ” par un travail d'une remarquable délicatesse.

Mais que font au ciel les triomphes de la terre... Dieu a regardé cette âme de son choix ; il l'a trouvée prête ; il l'a prise... En quelques jours, la typhoïde l'a vaincue... Nous ignorions qu'elle était souffrante, nous l'attendions avec son bon sourire et son regard ouvert : elle n'était plus... Pleurons.....

Pleurez avec sa famille, compagnes qui avez connu et apprécié sa riche nature ; pleurez avec moi la petite amie du cœur, messagère de plus d'une de VOS DISCRETES MISSIONS ; pleurez l'élève reconnaissante, qui, pressentant peut-être, ma retraite, a donné toute son émulation au mouvement qui vous a fait m'offrir un superbe souvenir.

Ah ! celle-là, j'en étais sûre, se serait jointe au noyau d'élèves restées fidèles qui me viennent voir régulièrement plusieurs fois l'année ; élèves affectueuses qui, à travers les temps, depuis vingt ans, trente ans, gardent mon souvenir. Elle aurait été de celles qui me viennent raconter leurs joies mondaines, leurs conquêtes, — leurs premières désillusions. Elle serait venue, ou riieuse, ou l'œil grave, m'ouvrir son bon cœur.

Enfant bien-aimée, Dieu vous a épargné les ennuis de la terre ; il vous a prise au printemps et au printemps de la vie, comme au printemps vraiment on tend la main pour cueillir une fleur. L'alleluia de Pâques, c'est au Paradis que vous l'avez chanté ; et vos doigts de musicienne ont peut-être effleuré le clavier des célestes demeures, — tandis qu'ici-bas nous vous regrettons en vain.....

HERMINE LANCTOT.

## L'inauguration de la "PATRIE"

C'est avec un vif empressement que je me suis rendue, le 21 avril dernier, à l'inauguration officielle du nouvel édifice de la "Patrie".

Cet édifice est l'une des plus belles et des plus vastes constructions modernes à l'honneur du journalisme canadien-français, et de par tout le Dominion, peut-être même, de par toute l'Amérique, je ne crois pas qu'il en existe de plus luxueux et de mieux aménagés.

Joyeusement décoré pour la circonstance de plantes vertes, de faisceaux de drapeaux, la bâtiment offrait un spectacle aussi agréable à l'œil que réjouissant à l'esprit. Des fleurs partout : les invités mêmes, étant pressés, par de gentilles fillettes de blanc vêtues, à se fleurir, l'auditoire bientôt ne fut plus qu'un immense bouquet.

Mesdames Louis-Joseph et Eugène Tarte, gracieuses, jeunes et jolies, recevaient au grand salon, avec leurs maris, les propriétaires de ce remarquable établissement, puis il y eut discours, félicitations, échanges de souhaits et de compliments.

Certes, les jeunes et entreprenants possesseurs de la "Patrie" peuvent être à juste titre, fiers de leur splendide installation, et leurs concitoyens ont le droit d'être orgueilleux de l'essor superbe d'un journal mont-réalais.

Le développement et le progrès de la "Patrie" depuis quelques années, tiennent presque du prodige. Il y a loin de la feuille illustrée à seize et trente-deux pages que publient aujourd'hui les propriétaires actuels, à la modeste "Patrie" de quatre pages, dirigée, naguère encore, par Honoré Beaugrand.

Et, en admirant le grillage artistique en bronze et en fer forgé, les colonnes richement sculptées, les comptoirs de marbre, le plancher en mosaïque, qui ornent si luxueusement les six étages et demi de la "Patrie" actuelle, en visitant ses grandes presses rotatives, ses bureaux nombreux et ses superbes salles de rédaction, je songeais aux trois pièces mal éclairées de la rue Saint-

Jacques où s'écrivait, se composait, s'imprimait la "Patrie" d'autrefois.

J'y songeais, dis-je, avec un sourire un peu mélancolique, où nulle envie n'entraînait pour toute cette magnificence, car, dans le local exigü et obscur de jadis, la lumière intellectuelle entraînait et circulait largement, la pensée se développait à son aise, et les opinions demeuraient fortes et courageuses.

C'est là encore que parut la Page des Femmes, la première, de ce genre, dans le journalisme canadien. Aujourd'hui, ces pages féminines sont devenues nécessaires et qui oserait leur nier l'heureuse et salutaire influence qu'elles sont appelées à exercer ?

Mais la "Patrie" du passé ne me fait pas oublier celle du présent et de l'avenir. J'aime à me croire toujours de la maison, bien que d'autres devoirs me retiennent ailleurs, et, c'est de tout cœur que j'offre à MM. Tarte mes vœux de prospérité et de succès constants.

FRANÇOISE.

### Bureau National de Clavigraphie

correspondances, copies, circulaires, traduction française et anglaise.

Le tout promptement exécuté.

Aussi, cours préparatoires pour emplois de bureau, sténographie, clavigraphie, orthographe française et anglaise.

Ce bureau de formation offre aux patrons le double avantage d'y trouver des employées dignes et compétentes et à ces dernières des positions lucratives et honorables.

Mme BOUTHILLIER,

Directrice,

16 rue Saint-Denis.

Tel. Est 5859.

Vogue toujours croissante à Mille-Fleurs. Personne n'en est étonné.

C'est un bouquet toujours frais, toujours élégant, que ce salon de modes.

Le mérite, où qu'il se trouve, finit toujours par être reconnu et apprécié. C'est ainsi que la clientèle afflue, chaque jour de plus en plus dans les salons de mode de Mme Pageau. C'est là qu'on y trouve la note juste : la sobriété dans le goût, l'harmonie des couleurs dans les nuances, la délicatesse et le bon ton dans l'élégance. Mme Pageau est une artiste qui sait coiffer selon le teint et oserons-nous le dire ?—suivant l'âge de ses clientes, leur supprimant les années importunes et mettant en valeur l'élégance, la souplesse et la distinction. Soigner sa coiffure est une chose obligatoire et non une coquetterie. Il est difficile de ne pas paraître jolie quand on est chapeauté chez cette bonne modiste, qui accomplit véritablement, des prodiges pour donner à toutes la satisfaction la plus complète.

Mme PAGEAU,

769, rue Sainte-Catherine Est, entre les rues Panet et Plessis

### Le pays du Lac des Baies

Une magnifique gravure, très artistiquement illustrée a été émise par le département des passagers du Grand-Tronc, racontant les beautés du Lac des Baies dans les Montagnes de l'Ontario. Dans ce district si nouveau, un bel hôtel, le "Wawa" a été construit à la Pointe Norway. Cet hôtel a été illustré dans une page indiquant les beautés de l'été et ses jeux de lumière se reflétant sur la forêt et sur l'eau, un vol d'oiseaux blancs traverse l'espace azuré et prête un charme de plus à cet endroit charmant de villégiature.

Ecrivez à M. J. Quinlan, D.P.A., gare Bonaventure, Montréal, pour lui demander un magnifique livret qui vous renseignera complètement à ce sujet.

Ainsi que le printemps, le salon de modes, Mille-Fleurs, 527, rue Sainte-Catherine Est, a ses floraisons nouvelles. Les créations se suivent et s'y multiplient avec un chic, une élégance de plus en plus attirante.

Le président interroge un assassin dont les allures sont celles d'un parfait gentleman.

—Qu'avez-vous fait, lui demande-t-il, après avoir tué votre femme ?

Et l'assassin, avec une extrême courtoisie :

—J'ai pris le deuil.

**CONSEILS UTILES**

**REMEDE CONTRE LE MAL DE TETE.**—Un violent mal de tête vous torture, loin de tout secours médical, il faut vous résigner. Si cependant vous possédez une petite pharmacie d'urgence voici un procédé facile de préparation d'eau sédative qui vous apportera un grand soulagement. Faites fondre à part un peu de sel de cuisine dans un verre d'eau. Lorsque la solution est limpide, ajoutez une cuillerée à bouche d'alcool camphré et quatre cuillerées d'ammoniaque, versez dans une bouteille d'un litre, remplissez avec de l'eau et vous obtenez une excellente eau sédative. Ne pas oublier d'agiter le flacon avant de s'en servir.

**NETTOYAGE DES VETEMENTS DE LAINE.**—Chacun sait combien il est difficile de laver les bas, les camisoles, les jupons de laine, par exemple, sans les voir se rétrécir et se durcir. Faire une bonne eau de savon chaude, y ajouter de la térébentine et de l'ammoniaque. Dans la moitié de ce liquide, verser de l'eau froide; y mettre tremper pendant 10 minutes les vêtements de laine, les presser et les serrer pour les nettoyer; éviter de frotter, on foulerait la laine, et les objets se rétréciraient. Recommencer la même opération dans l'autre eau, rincer à l'eau chaude, serrer et étendre à l'air ou à la chaleur. Bien étirer les vêtements, pour qu'ils ne se déforment pas, et les repasser avec un fer modérément chaud.

Souffrir les vêtements de laine blanche: prendre une grande caisse avec un couvercle, planter des clous à l'intérieur, de 3 côtés et y suspendre les vêtements; du côté vide pla-

cer une petite assiette avec une mèche soufrée qu'on allume, fermer la caisse et laisser les vêtements quelques heures. La caisse doit être assez grande pour que les objets ne risquent pas de prendre feu.

**COBALT, le pays des Mines d'Argent**

Depuis quatre ans que les mines de Cobalt ont été découvertes, elles ont été développées au point qu'elles sont maintenant les plus riches mines d'argent de l'Amérique. On va à Cobalt par le chemin de fer du Grand Tronc. Les wagons Pullman se rendent au cœur même du campement. Le territoire est situé à environ 100 milles au nord de North Bay, soit 326 milles au nord de Toronto. Demandez des brochures illustrées de ce district à M. J. Quinlan, gare Bonaventure, Montréal.

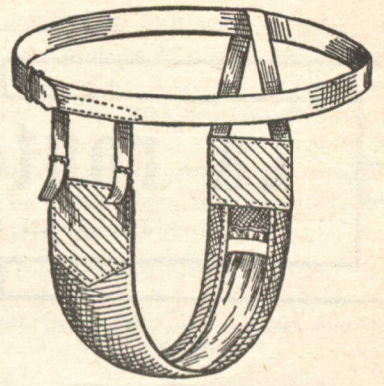
**Recettes Faciles**

**SOUPE AU BLE-D'INDE.**—Prenez une pinte de blé-d'Inde sortant de l'épi avec trois chopines d'eau. Faites bouillir jusqu'à ce que le blé-d'Inde soit tendre. Ajoutez ensuite une chopine de lait frais avec sel, poivre et un ou deux œufs battus. Continuez à faire encore bouillir quelques minutes et épaississez avec un peu de farine.

**CREPES AU PAIN.**—Trois tranches de pain blanc émiettées, ébouillantez-les avec de l'eau puis jetez cette eau ajoutez 1 bol à thé de lait et 2 œufs bien battus, de la farine dans laquelle vous mettez 1 cuillerée à thé de poudre à pâte, juste assez de farine pour faire tenir les crêpes que vous ferez par cuillerées dans une poêle très chaude.

**GATEAU SUPREME** à la "Semoule Marge"—Faites bouillir du lait, puis versez-y lentement un paquet de une livre de "Semoule Marge" en remuant constamment jusqu'à ce que vous ayez obtenu ainsi une pâte fluide. Faites cuire en ajoutant: une livre de sucre en poudre, huit œufs, vanille et zeste de citron pilé; mélangez bien le tout ensemble. Beurrez votre moule et faites cuire à petit feu. Ce gâteau se sert généralement froid.

Le Meilleur Appareil inventé pour les Dames.



Hygiéniques pour le temps des Périodes Mensuelles.

**Protecteur "Victoria"**

**Pas un article de Luxe, mais nécessaire Indispensable dans les cas des Maladies des Reins**

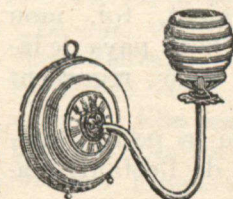
Toute femme comprendra de suite la commodité et les avantages de notre Protecteur. Lorsqu'elle en fera usage, elle se joindra à toutes nos clientes pour vanter le "VICTORIA", s'étonnant que ce Protecteur n'ait pas été inventé plus tôt. Le Protecteur se compose de deux parties: Le sac et la ceinture. Le sac reçoit un garni. La ceinture entoure la taille. Le sac est fait de caoutchouc violet, pur, mince et inodore. La ceinture est faite de fine toile non élastique. La femme qui aura essayé le "VICTORIA" ne voudra pas s'en passer.—Prix franc de port \$1.00. Demandez notre circulaire.

**THE SAPHO MFG. CO.,**  
61, rue St-Gabriel, - Montreal

Si vous voulez être aimé, commencez par être aimable.—Mme de Blocqueville.

La reine des Eaux Purgatives, c'est **L'EAU PURGATIVE DE RIGA**  
En vente partout, 25 Cts la bouteille.

L'homme que l'on approfondit est rarement l'homme que l'on choisit.—Mme Riccoboni.  
Chacun sort de la discussion vaincu par ses propres arguments.—Mme Calmon.



La Veilleuse en Nickel  
**MONTREAL BEAUTY**

Toute une nuit d'éclairage pour **UN QUART DE CENT** sans odeur ni fumée  
**Prix 90 Cents, - par la Poste, 10c de plus.**  
**L.-J.-A. SURVEYER**  
52 Boulevard St-Laurent, - MONTREAL

**MESDAMES**  
Confiez-nous vos prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.  
Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.  
Drogues, et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassins, thermomètres etc  
**Pharmacie LAURENCE**  
Coin St-Denis et Ontario, - MONTREAL

# La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

(suite)

Puis le train était parti, l'emportant, l'emmenant loin de tous, loin de ces bonheurs, jusqu'en l'exil d'ici.

— Ah ! mon brave Pierre, si je ne t'avais pas, comment vivre !..... Ne pas parler d'elle, ne pas m'épancher, dire ce qui, par moment, me gonfle le cœur !.....

A Marseille, quelques heures avant de s'embarquer, il avait reçu une lettre d'elle, très courte mais touchante, belle comme un acte de foi. Elle lui dévoilait tout son cœur, l'assurait de sa tendresse constante, lui portait son âme fidèle toujours présente en son air, aussi loin irait-il, et la douceur de son regard levé vers lui. Quand il parlait d'elle, il avait des mots caressants, émus, et il parsemait ses récits de détails qui aidaient Pierre à se la représenter mieux, cette jeune fille restée là-bas mais dont le souvenir dominait tous les actes, toutes les pensées du malheureux venu au grand soleil des oasis à cause d'un mauvais rhume dont il ne pouvait se débarrasser.

Il avait toujours sur lui sa photographie. Elle l'avait fait faire dernièrement et, suivant ce qu'elle avait écrit dans la lettre accompagnant l'envoi, Jacques Marelle ne se lassait pas de la contempler.

“ J'ai tant pensé à toi, en cette seconde, que mes yeux ne voyaient plus rien d'ici, je t'assure, mais te devinaient, te voyaient, toi, mon cher aimé, dans ton beau pays de là-bas. N'est-ce pas qu'ils regardent vers toi ? ”

Et, sous l'éclat de la petite lampe, la physionomie de l'enfant s'animaient.

Un moment, là, elle se dressait réelle.

Les cheveux étaient blonds ; la bouche petite, assez régulière, semblait s'entr'ouvrir pour parler, lui dire ces choses d'affection si légères et rares que l'on ne sait bien qu'à cet

âge ; l'ovale du visage était un peu resserré dans le bas, mais du reflet de vie, d'âme charmante, d'infinie tendresse, tombait de ces grands yeux qui, selon la belle expression qu'elle avait trouvée, à travers l'espace, très profondément regardaient vers lui.

De sa petite vie d'enfant, — car il la connaissait depuis très longtemps, — de sa vie de jeune fille, sur ses goûts, ses occupations préférées, ses désirs, il contait mille anecdotes, petits faits insignifiants mais sincères qui complétaient l'impression qu'il voulait en donner.

Et pendant ces conversations ainsi tenues en cette petite chambre de Pierre la jolie figure évoquée semblait apparaître, passer en l'ombre tiède qui les entourait, venir au milieu d'eux, prendre elle aussi sa part de cette intimité des deux jeunes gens qui mettaient tant de foi, l'un à parler, l'autre à écouter, — sentant en son cœur trembler un émoi vague, imprécis, s'épanche une volupté amère.

Il n'y avait pas de jours que Jacques ne reçût plusieurs lettres car, outre celles de sa fiancée, il y en avait de sa famille, assez nombreuses, toute groupée là-bas autour de la mère, inquiète, pas tranquille malgré les belles assurances qu'il leur donnait. Mais il avait une préférence pour cette délicieuse “maman Jeannette” femme de son frère aîné, dont Jacques avait reçu une lettre, le matin même.

“Maman Jeannette”, c'était son fils qui l'avait appelée ainsi. Et ce diminutif si affectueux de son petit nom, Jeanne, lui allait si bien que tous, dans la famille, ses amis mêmes, ne l'appelaient pas autrement.

Pour Jacques c'était là l'intérieur rêvé.

— Quand on est au milieu de ces deux êtres-là, vois-tu, disait-il, on trouve tout beau, tout bon. Tout est bien dans la vie. Et on voudrait de-

venir meilleur pour pouvoir aimer, aimer comme eux, avec cette simplicité, cette beauté d'âme qui les caractérisent.

Grande, souple, harmonieuse, de beaux cheveux sombres, lourds, des yeux larges, lumineux, encore soulignés par l'ombre de grands cils, la bouche d'une pureté de lignes, d'un dessin invraisemblable, à l'antique, le nez droit au profil de médaille mais sans rien de sévère à cause des narines petites, très mobiles, aidant à l'expression de joie et de bonheur éclairant cette tête charmante, “maman Jeannette” donnait à Pierre toujours, quand il l'apercevait dans les nombreuses photographies que Jacques avait dispersées chez lui sur tous les meubles, une impression de beauté et d'amour dont il tressailait parfois.

C'est que ces grands yeux avaient toute la lumière, toute la joie — comme ils auraient toute la douleur aussi, si Dieu le voulait, — contenue en ceux de la pauvre disparue. Et sans bien le définir, il aimait à entendre parler d'elle, cette inconnue qui, en son rêve se précisait en les mêmes traits que Blanche, et il s'émouvait à toutes ces phrases d'affection qu'elle avait, dans ses lettres, pour son jeune beau-frère. A une idée, un mot, une tournure de phrase il sentait tout à coup son cœur s'arrêter. “Blanche avait de ces mots... Blanche écrivait comme cela...” songeait-il. Alors pour atténuer le souvenir cruel s'éveillant, il regardait encore la photographie, négligemment, causant avec Jacques. Non, ce n'était pas elle — de bien peu ; une ligne, un rien. Mais, inconsciemment, la jolie vision participait au culte voué à celle qui se gardait en son cœur. Et délicatement il reposait dans l'ombre la jolie tête brune qui lui parlait de la bien-aimée perdue.

—Maman Jeannette !... Tu la connaîtras, un jour, disait Jacques, tu viendras là-bas, chez nous. Et tu verras !...

Lui aussi, aux confidences de Jacques, répondait par des confidences, laissait aller sa vie par bribes, son cœur par lambeaux.

C'était toujours pendant ces heures calmes du soir, encloses dans le “petit coin” qui, par cela même, tout triste et sévère fût-il, lui devenait cher. Rien ne s'entendait au dehors dans la nuit descendue sur l'oasis,

rien, pas un écho. On eût dit qu'autour d'eux la vie n'était plus, qu'il n'y avait de réel ici-bas que les douleurs et les espoirs qu'ils se confiaient lentement, à mi-voix.

Souvent, à la fin de la journée, Pierre se promène dans le parc. Il fait tiède. Le soleil, très loin sur l'horizon, par delà l'oasis, pose des reflets mauves sur les troncs maigres des grands palmiers dominant les massifs. Les perspectives s'allongent, montent dans le ciel clair, et dans la buée d'or qui s'attarde dans la grande allée des jeunes femmes, en vêtements clairs, passent et repassent.

Les touristes reviennent de leurs excursions à travers l'oasis ou à celles des environs. Des groupes traversent, nonchalants, heureux, baignés dans cette lumière plus belle. Ce sont des jeunes ménages en pleine lune de miel. D'autres se hâtent de rentrer, des êtres pâles, attristés, jeunes encore, dont les regards semblent implorer ce soleil, cet azur merveilleux où déjà leurs âmes s'en vont, se perdent chaque jour plus avant, parmi les rêves trop graves qu'ils vivent au seuil de ces solitudes bleues.

Et c'est cela que Pierre regarde maintenant, non plus la beauté des choses qui l'environnent, mais la vie des autres. C'est ce qu'il aime, en ce pays de palmes et de rayons, pouvoir ainsi au hasard des routes cueillir un regard, un geste, une intonation de voix, un rien qui lui sera pour plus tard, une joie très précieuse et chère.

Dans cette grande allée il a sa place préférée. C'est non loin du massif d'où émerge la petite église blanche. Il y a là un banc adossé à un buisson de lauriers-roses. Au-dessus passe un arbre de Judée, au feuillage grêle, poussé à l'ombre des palmiers qui l'abritent. Le banc est un peu en retrait, placé de biais, à cause d'un petit sentier peu fréquenté qui débouche là. Et cela fait un coin paisible avec un peu d'ombre et beaucoup de verdure d'où monte ce parfum un peu spécial, qu'exhalent toutes les plantes et les fleurs d'ici.

Là-bas, parmi les promeneurs, une silhouette de jeune femme se détache. De suite Pierre a reconnu Lucette, l'amie de Louis Normont, un camarade, lieutenant de spahis.

Elle marchait à grands pas.

Par excentricité, pour faire comme les Anglaises dont elle s'amusait parfois, entre amis, à imiter les intonations et les attitudes, elle avait passé son ombrelle repliée derrière le dos et la maintenait horizontale en ses deux bras coudés, les poings ramenés en avant, à hauteur des hanches. Cette manière de faire n'était pas très gracieuse mais effaçait les épaules, jetait tout le buste en avant, faisait saillir la poitrine. Elle allait s'occupant peu des personnes rencontrées. Sa silhouette élégante se posait sur le lointain bleu. Elle était grande, de proportions justes, et très jeune.

Pierre et elle n'avaient pas eu jusqu'à ce jour, de très grandes ni très sérieuses conversations. Elle l'effrayait un peu par ses exhubérances, par l'entourage constant surtout d'amis trop empressés qui lui faisaient une cour assidue. Mais elle le rencontrait toujours avec plaisir. Aussi cela l'étonnait un peu de la voir s'approcher, arriver bientôt à sa hauteur sans avoir paru l'apercevoir. Elle passait, toute à sa démarche détraquée, comme si elle eût été absorbée par ce seul mouvement de ses jambes. Il l'appela :

—Lucette !... Lucette !

La jeune femme s'arrêta net, regarda vers lui, eut un mouvement d'hésitation puis, décidée, sans qu'un sourire eût éclairé son visage, elle s'approcha.

—Pardon, dit-elle, la voix basse, je ne vous voyais pas.

Pierre l'observait, gardant en la sienne la main qu'elle lui avait tendue et qu'elle lui laissait, distraite.

—Mais moi, reprit-il après quelque silence, je vous voyais venir, petite Lucette. Oui, je vous voyais et d'aussi loin que vous avez paru je me suis dit : Lucette a quelque chose... Ce n'est plus notre Lucette, ... notre rayon de soleil.

La jeune femme restait debout, le visage fermé, le regard perdu.

—Tenez, ... Voyez-vous. J'ai raison. Vous avez du chagrin... Si !... Ne niez pas. Vos yeux sont presque noirs, ces jolis yeux bleus pailletés d'éclats verts. Je lis en eux, de mieux en mieux maintenant. Il y a de l'orage sur cet océan-là. Les flots deviennent gris, gris sombres, ... votre regard perd son reflet... Non. Ce ne sont plus les beaux yeux de gaieté.

Il avait dit cela en souriant, mais avec une petite nuance affectueuse, à cause de cette tristesse qu'il voyait en elle. Il ne put continuer. Au bord des jolis yeux qui s'obstinaient à ne pas le regarder, une larme était venue, et descendait maintenant sur la joue pâle de la jeune femme.

—Ah ! ma pauvre petite... C'est donc sérieux ?

Sans mot dire elle s'assit à côté de lui.

—Oui, dit-elle alors en un ton d'infinie lassitude... c'est sérieux..... J'ai mal... très mal.

—Voyons, Lucette, ... calmez-vous, de grâce !

Un silence passa. La jeune femme était toujours là, immobile, regardant au loin, absente. De temps en temps, d'un geste brusque, elle arrêta les larmes prêtes à tomber.

—Mon Dieu, que vous dire ? murmura Pierre... Si vous saviez quelle bonne sympathie, très franche, très loyale, j'ai pour vous !...

—Oui, je sais..., merci... je l'avais deviné... Ah ! je n'en vaux guère la peine !...

Il n'eut pas le temps de protester. La voix nette, accentuant chaque mot, elle acheva :

—Ce que j'ai ?... moi ?... Il y a que j'en arrive à l'immense dégoût de la vie... de tout... de moi surtout.

Puis elle se renversa sur le dossier du banc en éclatant de rire, un pauvre rire froid, cruel, qui s'arrêta court, étranglé en la gorge barrée d'un sanglot.

—Oui, je n'ai que ça !... J'ai la honte, le dégoût absolu de moi.

Elle répétait, insistait, mauvaise.

—Cependant !... laissa-t-elle tomber après un instant de silence. Et sa voix était montée comme en une prière, un appel d'une douceur émouvante... Cependant !...

Le joli visage attristé se tourna vers Pierre. Les grands yeux gris étoilés de feux verts, l'interrogeaient anxieux. Elle semblait vouloir se reprendre. Était-il sincère en sa pitié offerte ? Elle-même, la croyait-elle sincère ? Et ce regard tombait en lui, douloureux, comme chez les êtres restés bons naturellement, très jeunes malgré la vie rencontrée, semblait celui d'un enfant, d'un enfant qui souffre, en avaient la profondeur et la supplication.

Alors par charité, et puis aussi

parce qu'il le pensait réellement, il dit :

—Pourquoi vous désoler, vous compliquer la vie à plaisir ? Consolez-vous, petite Lucette. Vous valez mieux que vous ne le dites, ... mieux que la vie que vous avez... Courage !...

Comme si cela eût débridé la plaie secrète dont elle étouffait, elle eut un soupir.

—Ah merci... Cependant je ne vaudrais pas grand'chose maintenant... J'avais rêvé mieux que cela, jadis, ... plus grand, plus beau... Ah ! les rêves de jeune fille !... Non, je n'étais pas faite pour l'existence que j'ai trouvée... On ne sait pas... on ne peut pas savoir, non plus.

Devant eux, à ce moment, passaient deux enfants, deux petites filles blondes suspendues au bras d'une jeune femme qui leur contait en anglais quelque histoire très captivante. Et ce groupe blanc, lumineux, était bon à regarder. Lucette, silencieuse, regardait, elle aussi, et ses lèvres tremblaient, mordues parfois en une seconde d'émotion très violente.

Elle était arrivée ici avec Louis Noirmont, lieutenant de spahis.

Louis était le second fils du général comte Noirmont que l'empereur aimait tant. Jamais affection ne fut plus complètement payée de retour. On sait ce que fut ce dévouement qu'aucune intrigue, aucun malheur ne put affaiblir.

Au reste cette fidélité à la cause de Napoléon était de tradition dans la famille. Quand Louis parlait de son père, mort quelque temps après son empereur, il liait intimement son souvenir à celui d'un des leurs, plus obscur, qui fut capitaine dans la garde, sous l'autre. Celui-là fut à l'île d'Elbe mais, à son grand regret, il n'eut pas l'honneur d'être parmi les fidèles de Sainte-Hélène. Alors il s'enrôla dans toutes les sociétés secrètes qui rêvèrent la délivrance du captif. Il sema sa fortune, largement, sans compter. Quand la nouvelle de la mort de Napoléon fut officiellement confirmée, il se retira à la campagne. Au fond de son parc il fit élever une statue à son idole. Et jamais plus on ne le vit. Il s'enferma, vécut parmi les souvenirs de l'épopée immortelle, attendant la mort.

Suivant ses intentions, il est en-

terré dans son parc, en grand uniforme, juste au pied du monument, la bière mise debout, de façon que les pieds reposent à terre et que son corps soit droit, le sabre à la main, montant une garde éternelle au près de son Empereur.

A sa sortie de Saint-Cyr Louis Noirmont fut envoyé à Saumur. Alors que Lucette apparut dans sa vie. Là, toutes les exhubérances de la jeunesse s'excusent. Mais, par la suite ils firent un peu trop de bruit dans les garnisons où ils passèrent. Cela lui valut quelques désagréments. On le déplaça fréquemment. Or c'était une vraie aubaine que l'arrivée de Louis et de Lucette en les horribles petites villes où on se reléguait successivement. Ils avaient vite fait de réveiller le régiment, de le réveiller par trop même. Ils donnaient des fêtes un peu bruyantes et cette petite femme, délicieuse vraiment, simple mais naturellement élégante et jolie, excitait vite de féroces inimitiés chez les bonnes dames de l'endroit où Louis se refusait obstinément à faire la plus simple visite. Finalement on l'expédia en Afrique, le grand remède des familles. Lucette le rejoignit. Alors ils reprirent les grands chemins. D'Alger on l'envoya à Sétif, et de là, ici, dans le Sud, avec ordre de lui faire faire colonne le plus possible.

C'était un cœur très jeune, très bon, que la persécution fortifia en toutes ses affections. Lucette lui fut plus chère.

Ici elle avait été très entourée de suite.

En attendant que leur installation fût achevée, ils prenaient leurs repas à la popote, avec les camarades et dès ce jour, les repas y furent très gais. L'après-midi, c'étaient des parties à cheval dans l'oasis et des petits "cinq à sept" tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, où tout un cercle intime se retrouvait.

Pierre s'était tenu à l'écart.

Il n'aimait pas ces libertés un peu trop "camarades" prises en public vis-à-vis d'une jeune femme, même comme Lucette. Et cela le froissait aussi de la voir accueillir toutes les histoires qui se racontaient le plus naturellement du monde en sa présence et faire comme eux, en rire. Il avait même fui le cercle, le matin, après déjeuner, sachant qu'elle ve-

nait là, avec eux, dans le jardin. Mais un jour il les rencontra tous les deux seuls à travers l'oasis. La présentation fut bien obligée. Dans la conversation qui suivit, le ton de très grande intimité qui était entre les deux officiers, camarades de la même promotion, étonna la jeune femme.

—Que voulez-vous ? avouait-elle. Il y avait plusieurs jours que nous étions ici. Je croyais connaître tout le monde. Et voilà que vous apparaissiez seulement, parliez à Louis en toute confiance, en vieil ami.

—C'est vrai, nous le sommes, mais je suis un sauvage, moi, un silencieux. Mettez que je le sois devenu ici, si vous voulez, que plus que d'autres j'ai subi l'influence du pays. Je n'y pourrais rien changer, même au passage d'une jeune et jolie femme comme vous. Et puis, vos amis me font un peu peur. Ils sont trop bruyants.

—Oui, je comprends, achevait-elle acquiesçant lentement de la tête. Cependant vous m'avez conquis de suite. Vous étiez plus sérieux qu'eux. Et je ne sais pourquoi j'ai eu le désir d'avoir en vous un ami.

—Un de plus.

—Non. Un tout seul, un à part. Et je ne me suis pas trompée, vous voyez. Vous avez vite démêlé en moi la petite bourgeoise que je suis au fond, très simple, un peu naïve sous toutes ses apparences de folies.

Pierre sourit.

—Apparences ? murmura-t-il. J'accepte... Cependant...

Un jour Louis Noirmont avait dû partir pour le Sud. On l'envoyait en mission dans le Souf. Trois semaines de séparation.

Quelque temps Lucette disparut, eut une réserve édifiante, se fit prier, refusa toute invitation à reparaitre à la popote. Ce n'était pas convenable. Elle disait cela gravement, presque sans rire, d'une façon charmante. Mais, ajoutait-elle très vite, rien ne l'empêchait de recevoir. Elle serait ravie si on voulait bien accepter de venir s'ennuyer avec elle et presque chaque jour on voyait son petit arabe, espiègle pâle, malicieux, qu'elle employait à faire ses courses, porter de douces missives. Elle n'avait pas peur d'écrire. Au contraire.

(à suivre)



Lunettes, Pince-Nez et Lorgnons à ordre au

# Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste

10 Ans d'Expérience

Grand prix à l'Exposition de Paris 1900

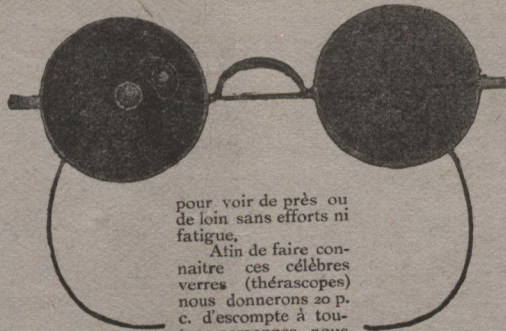
Guérison garantie des yeux sans médicaments ni douleurs par l'usage des célèbres

## LUNETTES THÉRASCOPE

### AVIS

Nous annonçons à notre nombreuse clientèle, que les nouveaux bureaux que nous occuperons le 1er mai prochain, seront des plus confortables, et convenables pour recevoir toutes les classes de la Société.

Ouvert le Dimanche de  
2 à 5 Hrs P. M.



pour voir de près ou de loin sans efforts ni fatigue.

Afin de faire connaître ces célèbres verres (thérascopes) nous donnerons 20 p. c. d'escompte à toutes personnes nous

### Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste  
3, Est rue Notre-Dame  
CHAMBRE 4

Bureau du soir: 163 St-George  
de 7 à 8 p. m. les Dimanches compris.

Sur demande nous allons à domicile.  
Examen de la vue Gratuit.

accordant leur patronage d'ici à quinze jours. Les personnes ayant une déféctuosité dans la vue, pourront remplir la formule ci-dessous et nous expédierons sur réception d'un mandat-poste des verres appropriés à votre vue.

PRIX DES VERRES — \$1.00 à \$10.00

### FORMULE D'EXAMEN

Votre âge.....  
 Votre occupation.....  
 Voyez-vous mieux de loin ou de près?.....  
 Portez-vous des lunettes actuellement?.....  
 Depuis quand.....  
 Avez-vous subi quelque traitement à la vue?.....  
 La lumière vous fatigue-t-elle la vue?.....  
 Sentez-vous des douleurs aux yeux?.....

Nom.....

Adresse .....

## L'AME SOLITAIRE

Poesies par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe  
imprimé à Paris.

- 1 volume 7 1-2 par 5, broché..... .88
- “ demi reliure chagrin. . . . \$1.35
- Pleine reliure, veau souple, rouge,  
tranche rouge. . . . . 1.40
- Demi reliure, morceau
- Demi reliure, marocain poli, avec coins  
tranche dorée. . . . . 2.10
- Demi reliure, amateur chagrin, avec coins,  
tranche dorée. . . . . 1.85
- Pleine reliure, chagrin, 1er choix,  
tranche dorée. . . . . 2.90

### Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256, rue St-Paul, - - MONTREAL.



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

## FARINE

### "ROYAL HOUSEHOLD"

## OGILVIE

Nous invitons toutes les Dames que la bonne cuisine intéresse à visiter notre Exhibit à l'Arena durant l'Exposition de PRODUITS ALIMENTAIRES.

Nous y ferons tous les jours, I'APRES-MIDI et le SOIR des démonstrations de la fabrication du pain et des pâtisseries avec la farine "ROYAL HOUSEHOLD"

The Ogilvie Flour Mills Co., Ltd.

MONTREAL